

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 450—SAMEDI, 17 DECEMBRE 1892

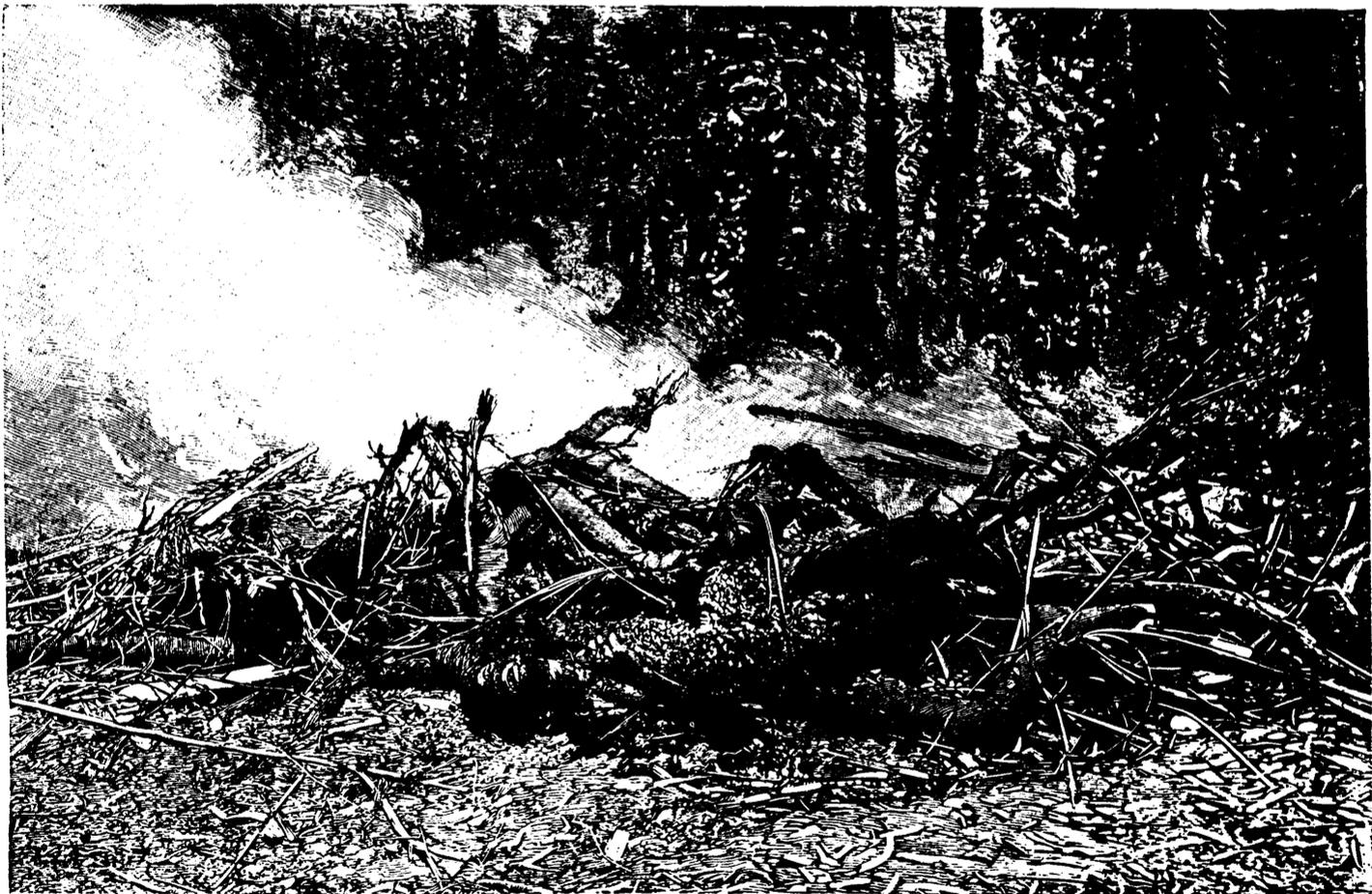
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Tirailleur sénégalais. Tirailleur haoussa. Garde civil. Volontaire sénégalais.



LA GUERRE AU DAHOMEY — INCINÉRATION DES CADAVRES DAHOMÉENS APRÈS LA BATAILLE DE DOGBA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E. — Divagations, par Pedro. — Fable : Les loups et les chiens par F. X. Burke, prêtre. — Courrier de Paris, par Jean Rival. — Souvenirs d'été, par X. Vincy. — A travers le Canada. — Les vieillards, par Alphonse Karr. — Précis : Broderie, par Miss E. Ehrstone. — Nouvelle canadienne : Une histoire de phthisiques, par Pierre Georges Roy. — Propos du docteur — Le télephone automatique de Strouger (avec gravures), par J. Alcide Chaussé. — Chronique des voyages : Au continent noir, par le R. P. Rémont, missionnaire. — La guerre au Dahomey. — Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite), par Louis Jacalot ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES. — La guerre au Dahomey : Tirailleurs sénégalais et haoussa ; Garde civil ; Volontaire sénégalais ; Incinération des cadavres dahoméens après la bataille de Dogba ; Les Dahoméens essaient de surprendre le camp des Français. — Gravures de nos feuillets.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
83 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Une perle, trouvée dans un journal de Lévis ; je l'enchasse dans LE MONDE ILLUSTRÉ pour servir aux historiens de l'avenir :

AVIS

À MM. LES VOLEURS DE LEVIS!

Voyant que la police est impuissante à protéger mon bois de chauffage contre vos visites assidues, je fais appel au bon cœur de vous tous et vous implore respectueusement de vouloir bien laisser mon bois tranquille, le reste de l'hiver. Je pense que vous devez être satisfaits de ce que vous avez déjà pris jusqu'à ce jour.

Je connais plusieurs d'entre vous et suis disposé à ne plus tolérer à l'avenir vos attentions.

JEAN PAQUET,
Marchand de bois,
Rue St Laurent, Lévis.

Prière aux autres journaux de reproduire
Lévis, 2 déc 1892.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant cette notice aussi spirituelle qu'énergique, et, usant de la double-vue que possèdent tous les chroniqueurs, je lis le *Lévis-Herald* de 2392, alors que la modeste petite ville située en face de Québec est devenue une immense cité américaine :

"Un de nos amis nous communique un numéro cinq fois centenaire du *Quotidien*, de Lévis—journal publié en français quelques années avant l'annexion du Canada à la grande République—et nous y trouvons l'étrange avis suivant :

"On voit que les choses ont bien changé depuis cinq cents ans. Dans ces temps barbares, nos aïeux avaient besoin de police, institution qui n'existe plus depuis longtemps. La police se composait d'hommes habillés d'une manière spéciale et très voyante, avec de gros boutons jaunes, afin d'être mieux remarqués d'une autre sorte ou classe d'individus que l'on appelait *voleurs*, et qu'ils avaient pour mission d'empoigner et de mener dans un endroit désigné sous le nom de prison. Les voleurs étaient des êtres qui prenaient ce qui appartenait à d'autres personnes, car à Lévis comme ailleurs, comme partout à cette époque, ce n'était pas l'Etat qui était propriétaire de tout ce qui se trouvait dans la république, mais bien certaines gens seulement, tandis que le plus grand nombre n'avaient que peu de chose ou même rien du tout.

"On voit aussi que, il y a cinq siècles, nos pères se chauffaient avec du bois, c'est-à-dire qu'ils abattaient des arbres, les coupaient en morceaux et les allumaient. Tant que le bois brûlait, ils avaient chaud, mais il fallait en remettre à chaque instant dans une boîte de fonte connue alors sous le nom de poêle. On peut juger de la commodité du système.

"Et, ajoute le *Lévis Herald*, puisque le hasard nous a fait retrouver cette pièce curieuse et nous a amenés à parler du passé, nos contemporains nous sauront peut être gré de leur donner quelques renseignements sur cette époque, renseignements qui paraîtront peut-être invraisemblables mais dont nous garantissons la parfaite exactitude.

"Chacun faisait sa lumière lui-même ou recevait, chez lui, par un tuyau, un gaz qu'il allumait quand la nuit était venue. Dans le premier cas, chaque ménage possédait un certain nombre de récipients en verre ou en métal, contenant de l'huile de pétrole, dans laquelle trempait une mèche de coton ; on mettait le feu à cette mèche et on l'entourait d'un cylindre de verre afin de régler le courant d'air nécessaire à la combustion. Souvent le verre cassait, la lampe tombait et se brisait, la mèche fumait et empestait, mais on se contentait de ce primitif luminaire que l'on nommait lampe. "Ceux qui se servaient du gaz extrait de la houille n'étaient guère plus heureux, car, outre que la lumière produite par ce fluide était très fatigante, on était exposé à mourir d'asphyxie, quand une fuite se déclarait dans le tuyau d'alimentation.

"Quelques-uns avaient des lampes électriques, c'est-à-dire des globes vides d'air, dans lesquelles se trouvait un mince filet de charbon, porté à une haute chaleur par l'électricité.

L'électricité était cette force si peu connue alors, qui a été décomposée en une foule d'autres qui suffisent aujourd'hui à presque tous nos besoins.

"Nos pères étaient très ignorants, inutile de le dire, et pour ne citer que quelques exemples de l'état d'enfance dans lequel ils végétaient, il suffira de dire qu'ils ne se servaient pas plus de la lumière du soleil comme moteur que de la force ascensionnelle de la sève des végétaux. Ils tuaient des animaux pour se nourrir, prenaient leur laine pour se vêtir et jouaient du piano pour s'amuser. Le piano était un instrument très répandu alors, et certains voyageurs affirmant en avoir encore vu chez quelques tribus samoyèdes . . ."

Et puis . . . la double-vue s'épaissit et disparut ; ce qui est très fâcheux, car on pouvait aller loin comme ça . . .

* * Ce qu'ils se moqueront de nous, nos descendants ! Et n'est-ce pas chose curieuse que de voir l'homme, né perfectible, disent les auteurs, se perfectionner si peu ?

En revanche, il apporte tous ses soins à l'art de s'entretuer, et c'est merveille de voir à quels résultats on est déjà arrivé.

Le lieutenant Chartrand, — un de nos compatriotes officier dans l'armée française, — nous décrivait dernièrement, dans une conférence militaire, pleine d'humour, les effets vraiment épouvantables du fusil Lebel.

Cette balle, grosse comme un porte-plume, mignonne, brillante, nickelé, entre dans le corps de cinq à six hommes comme dans du beurre. Un soldat placé derrière un arbre de trois pieds de diamètre est aussi exposé que s'il n'avait rien devant lui. Pendant la première seconde, elle fait 2,400 tours sur elle-même, atteint un homme, laisse une toute petite marque violacée sur la poitrine et ressort dans le dos, faisant un trou dans lequel on peut mettre le poing. Cette balle ne fait pour ainsi dire pas de blessure, elle pulvérise les os et tue.

Les fusils de guerre qui datent seulement de dix ans, sont des jouets d'enfants, pour les résultats, relativement au nouveau fusil français. Et avec cela, l'arme est légère, jolie comme sa balle miniature. Quelles horreurs nous promet la prochaine guerre européenne !

Et puis, la poudre sans fumée, la détonation nulle, le silence accompagnant la plus effroyable tuerie, n'y a-t-il pas dans tout cela de quoi donner la chair de poule ?

Les conférences que le lieutenant Chartrand a données à Montréal, Québec, Saint-Jean, etc., ont été des plus intéressantes.

Chez lui, rien du rhéteur qui s'écoute et semble se griser de sa propre voix ; s'il parle, c'est pour dire quelque chose et ne ressemble nullement à ces orateurs, tonneaux vides qui ne résonnent longtemps que parce qu'ils sont creux.

Je ne ferai pas au lieutenant Chartrand le sot compliment de lui dire qu'il est brillant ou sublime, il me rirait au nez avec raison, mais il parle avec clarté, parce qu'il connaît admirablement son sujet et, quand il nous donne des renseignements sur la vie du troupier et sur l'armement de l'armée française, on sent qu'on a devant soi un véritable soldat, qui aime et sait son métier.

A certain moment même, quand il nous démontrait la manœuvre du fusil Lebel, il n'avait pas d'arme dans les mains, mais le jeu des doigts, les mouvements, tout était si fidèlement exécuté et cadencé que, parole d'honneur, j'ai vu le fil . . .

Si, d'aventure, un Allemand a assisté à cette causerie, il a dû être désappointé pour deux raisons : parce qu'il n'a dévoilé aucun secret, d'abord — il connaît trop son devoir pour cela, et puis, ah ! et puis, parce que, froid et calme, il a rendu justice à la force et à l'organisation de l'armée allemande — la seule digne de nous, comme il l'a dit avec tant de raison.

Nous sommes loin des jours sombres de 1870, alors que la France désorganisée, mal préparée, sans armées, hébétée par dix-huit ans de régime impérial, se croyait sûre de vaincre un ennemi colossal, prêt pour la guerre, qui avait travaillé pendant un demi siècle pour prendre la revanche d'Iéna — ce qu'elle ignorait, et que l'on criait : à Berlin !

Certes, les soldats d'alors avaient autant de courage et de cœur que ceux d'aujourd'hui, — les deux cents mille Français qui sont morts au champ d'honneur, pendant l'année terrible, l'ont bien prouvé, — mais, on n'était pas prêt !

C'est un point très important que de connaître la force et la valeur de l'ennemi que l'on a à combattre, et le lieutenant Chartrand est bien de l'école des officiers sérieux.

Ah ! si la France sort victorieuse de la guerre de revanche, elle pourra en être fière, car jamais on n'aura vu de duel aussi terrible.

* * La conférence à laquelle vous avez assisté à Montréal, je l'ai entendue à Québec, où le lieutenant était accompagné de l'honorable juge Routhier.

Au début, le savant jurisconsulte l'a présenté comme capitaine et, après la conférence, l'a remercié comme commandant.

Est-ce un *lapsus lingue* ou préscience de l'avenir de l'officier des Chasseurs Alpins, je ne sais, mais je préfère la seconde interprétation des paroles spirituelles du juge ; le lieutenant Chartrand occupe, en effet, un très beau rang sur le tableau d'avancement et passera bientôt capitaine, et, si une balle ne le jette pas à terre, je le vois déjà

portant fièrement l'épaulette à gros grains, et là-bas, dans les brumes de l'espérance, je crois distinguer l'aigrette blanche de colonel.

Succès à notre compatriote, et merci.

J'ai débuté en vous mettant sous les yeux une annonce qui a son cachet, je termine de la même manière.

Le *Fantastique*, d'heureuse mémoire, contient, dans son numéro du 26 novembre 1842, l'avis suivant :

LA FIN DU MONDE

Nous avons lu, relu attentivement, médité sur les raisons que donnent les Millernes pour annoncer que la fin du monde doit inévitablement avoir lieu au mois d'avril prochain. En vérité, nous sommes assurés que cette catastrophe est, selon nous, inévitable ; rien n'est plus clair. En conséquence, nous prions nos abonnés arriérés de vouloir bien profiter du peu de temps qui leur reste pour solder leur compte ; sûrement, personne ne voudra s'en aller dans l'autre monde avec un abonnement sur la conscience. Pécheurs, amendez-vous ; il est temps !

L'abonné est un bipède si avare que tous les moyens sont bons pour le faire payer.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nos jeunes amis, de la Congrégation de Sainte-Brigide, donnaient lundi soir, le 12 décembre dernier, une soirée dramatique et musicale. Ils se sont montrés dignes de leur réputation et de l'attente de leurs amis et patrons. Un succès de plus à enregistrer pour eux. Il nous plaît voir la jeunesse multiplier ainsi ses amusements intellectuels, qui font son honneur, son bien-être, et, généreuse en tout, faire bénéficier de ces récréations de bon aloi un public de fidèles de plus en plus nombreux.

* *

L'œuvre de "l'École apostolique" en est une excellente : elle a pour but de procurer l'éducation aux jeunes gens catholiques, ayant la vocation du sacerdoce et qui n'ont pas les moyens de se faire instruire. Aussi, sommes-nous heureux de profiter d'une occasion qui se présente à nous de l'encourager, et nous recommandons chaleureusement à tous nos lecteurs de se procurer la livraison des *Annales de Notre-Dame du Sacré Cœur*, vendue spécialement au profit de cette œuvre, au prix de vingt-cinq centimes.

Cette livraison, luxueuse et très complète, doit paraître vers le 20 courant. S'adresser au bureau des *Annales*, à Watertown, Etat de New-York, au F. Derichemont, M. S. C.

* *

Le concert, annoncé comme un des événements musicaux de la saison, et que devait donner Mlle Helena Pelletier, la sympathique jeune diva canadienne, a eu lieu mercredi, le 7 décembre dernier, avec le plein succès qu'on en attendait. La charmante élève du professeur Vegara, si gracieuse, aux airs d'artiste si dégagés, a enthousiasmé son auditoire aux sons enchanteurs de sa voix riche et cultivée. Cet auditoire, l'un des mieux choisis que Montréal artistique puisse fournir, où brillaient en grand nombre les plus riches toilettes de femmes, a aussi fait un chaleureux accueil, bien mérité, aux chanteurs, Miles Miller, Fuller, Grier, madame Humphrey, M. Stewart, et particulièrement aux artistes distingués, nos compatriotes, MM. Bourdon et Duquette,

* *

"La chanson, cette moelle de l'esprit gaulois !" écrit, cette semaine, notre aimable correspondant

parisien. Eh bien ! nous ne pouvions point, descendants des Gaulois, ne pas chanter aussi. Voilà que la chanson se popularise de plus en plus chez nous. Après la série de *Une chanson par mois*, nous avons maintenant celle de *Une chanson par semaine*, dont M. J. H. Malo, le si facile et spirituel rimeur, fait les paroles, toutes d'actualités et s'adaptant à nos airs nationaux. Il nous a déjà donné *En roulant la boule* ; *Le tramway* ; *La Sainte-Catherine*, et nous pouvons juger que s'il sait garder ce ton là ses chansons auront du succès.

C'est bien, cela, soyons gais. Vibrons, mes amis, comme dit Sulte, cela endort bien des douleurs, réveille bien des énergies.

* *

Sur spéciale et gracieuse invitation de l'aimable secrétaire du comité du monument Maisonneuve, M. le vicomte de la Barthe, j'ai eu l'avantage d'aller examiner la maquette de cette œuvre d'art, telle que notre sculpteur Hébert vient de l'expédier de Paris. C'est d'un joli dessin, et du meilleur effet. Le monument aura trente pieds de hauteur : la statue, huit pieds, et vingt-deux de socle. Maisonneuve est debout, pose martiale, un drapeau en main ; Melle Mance, Lemoyne et sa chienne Pilote, d'historique mémoire, deux personnages allégoriques : un sauvage et un colon, animent les quatre encoignures principales. Quatre bas-reliefs, entre ces figures, rappellent des scènes importantes de notre histoire. Au-dessous de ses bas-reliefs, l'inscription qui les explique doit être ajoutée. Et sous cette inscription, de chaque face, de belles têtes en gargouilles, laisseront couler l'eau de la fontaine.

La Place d'Armes, débarrassée de sa grille qui l'étouffe, voire même, peut-être, de sa station de fiacres, et montrant à son centre ce gracieux et noble monument va devenir un des plus charmants endroits de Montréal.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Pedro*, St-Liboire.—C'est vrai, nous avons bien tardé à vous donner satisfaction ; mais songez donc comme nous en avons plusieurs à contenter ainsi. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Nous vous donnons votre tour, un des premiers, à présent.

Ludo, Montréal.—Admis. Il y a progrès sensible. Bon courage : déjà perce chez vous un petit jet de la flamme artistique ; vous réussirez.

Jacques Beaumont, Ste-Thérèse.—Coincidence heureuse, qui me réjouit fort. De plus en plus bienvenu, *mon vieux*.

Bluet, Chicoutimi.—Pas besoin de toutes ces excuses, gracieux petit confrère. La modestie gagne tout le monde par son charme délicat : et vous êtes si modeste, si modeste !...

Gustave C., Montréal.—Vous voulez l'exacte vérité : c'est encore une fin de non-recevoir. Mais ça va de mieux en mieux et le succès auquel vous atteindrez sera brillant, si vous persévérez.

Ed A., Ottawa.—Envoyez groupe, et notes explicatives. Ça devra intéresser, nul doute, du moins en certains quartiers.—J. St.-E.

DIVAGATIONS

Jamais, peut-être, titre plus convenable n'a été placé en tête de ce que ma plume a commis ; en effet, je me sens tout disposé à divaguer ; me permettez-vous, lecteurs, de vous entraîner à ma suite dans un dédale d'idées plus ou moins extravagantes et légères ? Je ne vous surprendrai pas, puisque, déjà, vous avez dû me juger incapable d'en avoir de sérieuses et de positives.

En un jour néfaste, le cruel Cupidon me décocha sa flèche embaumée et fleurie, il m'atteignit tout près du cœur, mais connaissant le danger de cette légère blessure, je la pansai avec tant de soin que l'oubli vint !...

Vous sachiez, vous qui avez accusé l'homme d'être oublieux, je vous donne raison, mais lorsque je vous aurai dit pourquoi j'ai oublié, vous serez convaincue que le lot de la femme n'est pas plus désirable que le nôtre. Oui, l'homme est bizarre, il est changeant, il n'aime plus aujourd'hui ce qu'il adorait hier, mais la femme, elle, raffolle maintenant de ce qu'elle a dédaigné il n'y a qu'un instant : à qui la palme ?

Il y a des ans... j'avais élevé au fond de moi-même, un petit autel ; je l'avais orné des fleurs les plus rares, et les entours étaient imprégnés des meilleurs parfums. C'était un petit nid, tout frais, tout coquet, que j'avais dédié à l'amour.

Je l'invitai d'y venir, il vint sous la délicate forme d'une jeune fille. La voyant s'approcher ; tout tremblant à la pensée qu'elle dédaignerait peut-être la demeure que je lui avais préparée, je m'agenouillai à l'écart et je la suis du regard. Elle va et vient dans le sanctuaire, sa vue scrutée avec curiosité chaque détail et elle respire à pleins poumons, l'arôme des mille fleurs, son front rayonne de plaisir, ce me semble, et, graduellement, ma crainte se change en confiance ; timidement, je m'avance, elle recule étonnée, les lèvres entr'ouvertes... La main sur le cœur, je lui dis :

—Tous cela, à toi, pour un peu d'amour !... Hélas ! j'avais brisé le charme ; elle s'enfuit, me laissant une grimace au lieu d'un sourire... Accablé par ce dédain, ma colère ne connut plus de bornes, je foulai aux pieds ce qui m'avait coûté tant de labeurs. Je brisai en fragments imperceptibles le bois de l'autel, et le mêlai à la poussière du chemin. Je dis adieu à mon rêve d'espérance, j'arrachai, sans pitié, de mon cœur, cette tige qui voulait y fleurir, mais ne voilà-t-il pas qu'à un détour de la route, je rencontre ma belle dédaigneuse qui me demande en grâce une goutte de ce parfum dont j'avais voulu l'enivrer, mais, je me souvenais... et à mon tour, j'ai raillé :

—Va, lui dis-je, retire-toi ; chaque corolle de ces fleurs que je t'offrais, a été souillée de boue, le parfum renversé, le vase brisé, et l'amour, pas plus que l'oiseau, ne doit revenir dans le nid qu'il quitte ; et si, par hasard, son aile capricieuse l'y ramène, il le trouve ou occupé par un plus fort que lui, ou... défait.

Violette m'enviera-t-elle encore mon bonheur, après ce que je viens d'écrire ? Je suppose que non, cependant qu'elle ne pleure pas sur moi, plus que j'ai pleuré sur elle ; elle n'a pas, aimé dit-elle, eh bien ! elle n'a pas vécu, comment eut-elle pu souffrir ?

Cette aimable et franche collaboratrice du MONDE ILLUSTRÉ nous dit comment elle comprend l'amour ; je ne saurais en faire autant, car j'avoue que je ne le comprends pas du tout.

J'ai failli aimer une fois, mais je n'ai pas eu le loisir d'étudier ce capricieux lutin qui m'a à peine effleuré de son aile légère, me laissant, après son passage, des regrets d'autant plus vifs, qu'il s'était fait précéder chez moi d'un vrai et pur enthousiasme. Hélas ! je ne devais pas être son favori, je ne devais pas connaître cette divine flamme qui, dit-on, fait vivre des années en un instant, et enivre l'homme ; mes désirs devaient être vains.

Rejeté du temple d'*Amour*, je me suis fait son ennemi. Je l'ai décrié, et j'ai plaidé pour l'amitié ; j'ai cultivé ce sentiment, mais pas à la manière générale des gens, pour lui faire rendre à mon profit tout ce qu'il peut donner ; je fus un fidèle partisan, et pendant un certain temps j'eus ses bonnes grâces ; de bien douces joies me sont arrivées par lui, mais... au fond de la coupe, gisait l'amertume.

Dans cette route, comme dans celle que j'avais quittée, j'ai trouvé des écueils ; je me suis heurté bien des fois à l'indifférence et à l'oubli, voire même à la trahison. J'en suis arrivé à me demander s'il y a, ici-bas, de l'amitié vraie, comme je me demandais jadis : l'amour existe-t-il ?

Dans les deux cas, j'ai dû reconnaître que mes idoles, comme moi-même d'ailleurs, sont de terre. Saint François de Salles a dit qu'il ne faut pas trop compter sur les amitiés terrestres ; cependant elle doit se trouver quelque part, cette union étroite de deux âmes, que tant de lyres ont chantée.

Sans doute, je n'ai pas assez désiré, je n'ai pas assez prié, pas assez cherché ; mais je ne suis pas à bout de courage, il me reste des forces, je chercherai donc encore ; je recommencerai la lutte, et peut-être que bientôt je pourrai m'écrier : *Eureka*, j'ai trouvé ! Je vous entends dire ainsi-soit-il, lecteurs. Merci.

PEDRO.

FABLE

LES LOUPS ET LES CHIENS

Les loups, en cherchant à s'instruire
Dans les gros livres des savants,
Un jour, arrivèrent à lire
Que les chiens étaient leurs parents.

Flairant aussitôt leur affaire,
Ils dirent : Voi i du renfort !
Et s'avancant vers la clairière,
Ils sortent d'un commun accord.

Que cherchent-ils ? Une entrevue
Avec Messieurs les nobles chiens.
Que veulent-ils ? Ils ont en vue
De les gagner comme soutiens.

« Bonjour, amis, grande nouvelle !
On dit que nous sommes cousins :
Donc notre existence mortelle
Doit couler par mêmes chemins.

Pour vous, hélas ! quel esclavage
Est le vôtre, en captivité !
Oh ! si vous saviez l'avantage
De notre chère liberté !

Unissons-nous par alliance,
Nous aurons les mêmes bienfaits.
Oublions rancune et vengeance,
Et signons un traité de paix.

Votre appui nous est nécessaire
Autant que le nôtre à vous tous.
L'essentiel est la bonne chère !
Unis, qui tiendra contre nous ?

Auprès des brebis grassouillettes
Vous nous introduirez d'abord ;
Agneaux, diadons, poule replètes
Nous mangeons même avec transport !

Nous vous régalerons ensuite
Des friandises de nos bois,
Où nous tenons toujours marmite
Abondante et douce à la fois.

Car là, les plaisirs de la chasse,
Nous les goûtons incessamment.
Est-il un emploi qui surpasse
Un exercice aussi charmant ?

Et sous le rapport militaire,
Songez que nous sommes puissants :
Nous sommes rompus à la guerre,
Nous avons de terribles dents !

Les nobles chiens, à ce langage,
Se sentirent tout irrités :
« Assés, loups, de ce bavardage,
Vraiment, nous sommes insultés.

Si nous avons même origine,
Aujourd'hui, c'est tout différent :
Parmi vous la race canine
Ne reconnaît aucun parent.

Ayant forfait à la nature,
Vous avez forfait à l'honneur ;
Monstres, brigands, vile roture,
Vous êtes des objets d'horreur !

Maudits soient vos conseils de traîtres !
Jamais nous n'irons avec vous.
Abandonner, trahir vos maîtres !
Non ! Nous ne sommes pas si fous.

On nous choie dans la famille ;
Nous aimons, nous sommes aimés !
Qu'importe à nous la pacotille
Des biens dont vous êtes charmés ?

Notre maison, notre apanage,
Vaut mieux que votre liberté ;
Vous ne vivez que de carnage,
Nous ne vivons que de bon é !

Et la chasse, quoi qu'on en dise,
Paraît bien rare dans vos bois ;
Vos maigres flancs, avec franchise,
Admettent qu'ils sont aux abois !

Vous n'aurez pas notre volaille,
Ni nos agneaux, ni nos brebis :
S'il le faut nous sommes de taille
A combattre pour nos amis !

Nous faire peur n'est pas facile :
Nous avons des dents, nous aussi !
Race non moins lâche que vile,
Nous sommes vos maîtres ici !

Il vous appartient de séduire.
Car c'est là l'œuvre des démons !
Mais jamais vous ne pourrez dire
Que le stigmate est sur nos fronts !

Ni stigmate d'apostasie,
Ni stigmate de lâcheté.
Arrière votre hypocrisie !
Vive notre fidélité !

* *

C'est ainsi que les chiens eux-mêmes
Donnent à l'homme des leçons :
Leurs discours sont de s'anathèmes
Contre renégats et poltrons.

Comme les chiens, la race humaine
Est en butte aux séductions ;
L'orgueil, la colère, la haine
Caudent mille déflections.

Honte aux séducteurs qui concertent
La bassesse et la trahison !
Honte aux malheureux qui désertent
Et Patrie et Religion !

J. D. Burque, P. H.

COURRIER DE PARIS

N. D. R.—L'article qui suit, de notre charmant confrère parisien, devait passer une semaine ou deux plus tôt. Des empêchements inévitables l'ont retardé ; nous le regrettons autant que nos lecteurs. Ce sera un mal pour un bien : puisque nous aurons l'avantage de donner deux "Courrier de Paris," à dates plus rapprochées.



ES morts vont vite, dit la balade allemande. C'est vrai. Nous venons de perdre, en trois semaines, trois "immortels," et qui donc aujourd'hui parle encore d'eux ? Si l'on prononce leur nom, d'aventure, c'est pour s'occuper... de leurs successeurs à l'Académie française.

Vous savez sans doute que c'est un petit jeu très parisien que celui des candidatures académiques. Il y a des salons où l'on ne fait que cela—de ces salons littéraires, très graves, très gourmés, où l'on serait tenté de parler en vers—si l'on avait la rime facile. Pailleron les a dépeints, dans son étincelante comédie : *Le monde où l'on s'ennuie*.

Ces salons donc, sont très occupés en ce moment. Vous pensez : trois fauteuils à pourvoir, d'un coup ! Et, d'en avoir ainsi trois, libres à la fois, cela simplifie singulièrement les choses. On va pouvoir contenter tout le monde—au moins les plus pressés, les plus pressants. On se livre déjà, dans les graves cénacles, à des calculs de probabilités ; on pèse les chances de chacun ; on escompte l'arrêt des trente-sept immortels survivants, et voici ce que l'on présume :

M. Berthelot, le savant chimiste, semblerait assuré d'obtenir sans concurrence le siège d'Ernest Renan. Restent en présence deux candidats principaux : MM. Thureau-Dangin et Emile Zola, qui ont l'un et l'autre de chaleureux partisans et des adversaires irréconciliables... jusqu'à présent. Or, il paraît que l'accord est à la veille de s'établir sous les coupes de l'Institut : les intransigeants vont transiger. Ils devinent probablement qu'ils ne se débarrasseront pas autrement de ces deux candidats qui se disent eux-mêmes candidats perpétuels.

Il est donc fortement question de se faire des concessions réciproques. La faction de l'Académie que l'on est convenu d'appeler "le parti des ducs" votera comme un seul homme pour M. Zola. En revanche, les amis de M. Zola rendront la pareille à M. Thureau-Dangin, présenté par le parti des ducs. Le résultat final, si tout se passe comme on le prévoit, sera que M. Berthelot remplacera M. Renan ; M. Thureau-Dangin prendra le siège de M. Camille Rousset, et M. Zola occupera le fauteuil de M. Marmier.

A propos de Marmier, on a raconté beaucoup d'anecdotes ces jours-ci. Le vieil académicien avait, paraît-il, la passion des bouquins. Tous ceux qui ont peu ou prou visité Paris savent que sur les parapets des quais, le long de la Seine, sont établies en plein vent—c'est le cas de le dire, car il n'y a pas un endroit de la capitale aussi propice aux fluxions de poitrine—sont établies, dis-je, des caisses remplies de livres délaissés que l'on vend à bas prix. Tout ce que la rive gauche compte de savants, de bibliophiles, de gens de lettres, d'étudiants, s'amuse à flâner là, à feuilleter les pages jaunies, et plus d'un a eu la chance de découvrir, échoué au milieu de ces épaves, quelque volume de valeur.

Marmier était au nombre des plus assidus "bouquineurs." Un jour, il aperçut dans ce rebut de la librairie, un livre signé de son nom et portant sur la première page une dédicace écrite par lui-même à un célèbre critique. Il acheta le bouquin, le fit luxueusement relier et l'envoya derechef au critique, avec ces mots : "Vous le garderez peut-être pour sa reliure ?"

L'académicien défunt n'a pas oublié, en mourant, ses bons amis des quais. Par une clause de son testament, il leur lègue une somme de 1000 f. pour que tous les bouquineurs se réunissent en un grand banquet donné en son honneur. Vous pensez si les pauvres diables sont contents de l'aubaine : un banquet à dix francs par tête, puisqu'ils sont une centaine environ ! On n'a pas tous les jours pareil gala.

Ce repas-là sera plus gai, certes, que le repas funèbre que quelques fervents de Renan vont donner, à la mémoire du maître. Un dîner funèbre, on ne s'explique pas bien, au premier abord, en quoi cela consiste. Il paraît que c'est tout simplement la réunion habituelle du Dîner celtique, dont faisait partie l'auteur de *la Vie de Jésus*. Seulement la date en a été fixée cette fois au 2 novembre—jour des morts—on a dû prononcer des discours à l'éloge de Renan et, en signe de deuil, supprimer les chants bretons qui terminaient ordinairement la soirée.

Etrange manière d'honorer le philosophe qui vantait et professait avant tout la gaieté et la bonne humeur ?

Eh bien, n'avait-il pas raison, cet esprit aimable et toujours souriant ? Je ne veux pas parler ici de ses opinions religieuses ; c'est une question délicate et brûlante, et je ne voudrais pas froisser ni ses partisans, ni ses détracteurs. Je m'occupe seulement de son caractère affable et bon, de sa manière si saine et si juste de prendre la vie par son meilleur côté, sans lui demander plus qu'elle ne peut donner, sans se laisser abattre par toutes les innombrables petites misères de l'existence. Oui, certes, je crois que la gaieté et la bonne humeur sont encore ce qu'il y a de mieux pour aller droit son chemin, sans trop se meurtrir aux épines et aux cailloux.

Et d'autres aussi sont de mon avis, puisque l'on vient de donner une consécration officielle à la chanson, la chanson, cette moelle de l'esprit français, cette mousse de champagne qui est si bien chez elle sur le vieux sol gaulois.

Oui la chanson entre à l'Académie ; décidément, l'Académie fait beaucoup parler d'elle en ce moment ! Un généreux inconnu a légué à la docte assemblée un capital de dix mille francs dont la rente devra être consacrée, tous les deux ans, à la meilleure chanson.

Cela semble bizarre, ce rapprochement ; les immortels s'érigeant en jury pour discuter les mérites d'une composition presque toujours essentiellement plébéienne, où le peuple garde son franc parler, un peu rude parfois. Et je me demande si les Quarante oseraient couronner, par exemple, quelqu'un de ces couplets férocement ironiques d'Aristide Bruant, ou bien *Jean-Pierre*, cette admirable chanson de Richepin, si "nature" et si noble dans sa rusticité, mais où la grammaire est traitée avec le plus parfait sans gêne.

J'ai l'nez mouché par une entaille
Et deux lingots de plomb sous la peau ;
Mais paraît qu'il a pris un drapeau
Et qu'on nous ont gagné la bataille.
Ran plan plan, les gars, en avant !
J'm'appelle Jean-Pierre, et j'suis vivant !

Pourtant, écoutez chanter cela par l'artiste incomparable qui s'appelle Mévisto, et vous me direz si vous n'avez pas la petite mort dans le dos, et si cela ne vaut pas, pour l'émotion vibrante, maint air d'opéra plus ou moins classique.

Quoi qu'il en soit, il sera très intéressant, quand le moment en sera venu, de suivre ce concours et de connaître l'œuvre qui aura obtenu le plus de suffrages. Mais je crois que le véritable juge en la matière, c'est encore le peuple qui met à la mode, sans se soucier d'un jugement venu de haut, la chanson qui parle le mieux à son cœur, qui dit le mieux ses misères ou ses joies, qui répond à ses aspirations, à ses revendications ou à ses enthousiasmes du moment. C'est ainsi que nous avons eu la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, et plus récemment les *Pioupious d'Auvergne*, le *Père la Victoire*,—et tant d'autres.

* *

Je voudrais bien vous parler un peu de la saison théâtrale. Mais vraiment, il n'y a jusqu'à présent rien de bien intéressant à signaler. On nous annonce pour cette semaine une première par jour, ou à peu près. Espérons que, dans une prochaine chronique, j'aurai à enregistrer quelque grand succès.

Les romanciers nous ont déjà donné quelques œuvres importantes. On parle beaucoup, notamment, de *Herès*, qui est le second début de M. Léon Daudet, fils du maître célèbre. Le talent du jeune auteur n'a nulle ressemblance avec celui de son père. Ce n'est point le roman pris en pleine vie, ému et souriant tour à tour, où l'ont sent les personnages vivre et palpiter. Il y a chez le fils, une observation philosophique plus ironique, plus cruelle, d'un pessimisme voulu—pour suivre la maladie intellectuelle à la mode. Mais la jeunesse, malgré tout, reprend ses droits et fleurit, exubérante, dans un style chatoyant et coloré.

A citer encore *Terre promise*, de Paul Bourget, où l'on retrouve les qualités habituelles d'analyse subtile du savant psychologue, qui a disséqué d'un scalpel impitoyable le cœur féminin—et *Passagère*, par Paul Bonnetain, une œuvre poignante qui se distingue par d'admirables descriptions, des tableaux de mer comme sait les brosser cet infatigable voyageur.

Jean Rivaly

P.-ris, 1892.

SOUVENIRS D'ÉTÉ



Il pleut, et je n'ai rien à faire. Je cause avec un de mes amis de nos vacances si tôt évanouies, des beaux jours d'été écoulés un à un, emportés par le temps comme la feuille rougie et desséchée que la bise a détachée de l'arbre qu'elle ornaît, pour la porter au loin... bien loin... peut-être vers des régions inconnues. Nous causons d'une de nos expéditions pendant la belle saison : C'est un beau dimanche après-midi. Il est sept heures. L'astre brillant va bientôt disparaître derrière un nuage de pourpre et d'or. Une brise embaumée qui s'élève des bords fleuris de la rivière Richelieu vient nous caresser de sa tiède haleine ; l'onde limpide réfléchit comme un miroir l'azur du ciel où se dessinent quelques petits nuages, où se marient avec l'harmonie la plus parfaite les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Devant nous, une douzaine de chaloupes portant leurs avirons semblent nous inviter à nous embarquer. Comment résister ? Aussi, cinq minutes après, sommes-nous à plusieurs arpents du rivage. Mais bientôt les avirons commencent à tomber avec plus de lenteur. Le silence règne depuis quelque temps dans cette petite embarcation où, tout à l'heure, les propos les plus joyeux se succédaient. C'est que, depuis quelques instants déjà, le soleil a dis-

paru à l'horizon et les premières étoiles mettent, avec inquiétude, le nez à leur fenêtre. Oui, nous nous taisons pour écouter la grande voix de la nature chantant les louanges de son Créateur. Quel est cet organe qui bat dans votre poitrine, ô vous qui avez pu admirer cette scène grandiose sans en être émus ? Et vous qui avez pu dire : Il n'y a pas de Dieu ! Tout cela est l'effet du hasard ?

Prenez un animal, votre chien, si vous voulez ; appuyez votre main sur son côté : vous sentez battre son cœur, aussi n'est-il pas insensible à cette grande voix de la nature et semble-t-il se recueillir pour mieux l'écouter, et lève-t-il la tête avec un regard plus intelligent, à ce moment.

Mais revenons à notre excursion. Tout à coup, l'un de nous entonne cette chanson si mélodieuse et si bien appropriée à la circonstance :

La nuit sombre et mystérieuse
Etend au loin son noir manteau.

Tous, nous faisons chorus, et bientôt l'harmonie du chant se mêle à celle de la nature. Mais quelle est cette lueur sanglante que nous apercevons à gauche ? Serait-ce un incendie ?... Nous sommes bientôt rassurés en voyant la reine des nuits s'élever dans toute sa gloire, et continuons-nous en chœur ces mots de la chanson :

Phœbé la blonde nous éclaire
Ses rayons dorant le sentier,

Et ajoutons-nous en riant, et pour cause :

Amis, buvons encore un verre,
Buvons le coup de l'étrier.

L'un déclare cependant qu'il préférerait ce couplet :

Amis, vidons encore un verre,
Du jour naissant c'est le premier.

Mais, que faire ? Le mieux est encore de prendre la chose gaiement ; aussi en rions-nous de bon cœur. Cependant il manquait quelque chose à notre excursion : une histoire. La proposition en fut donc faite et acceptée à l'unanimité.

Je ne nommerai pas celui qui s'en chargea. Au fait, cela importe peu.

—De quel genre la voulez-vous ? demanda-t-il.

Quel genre d'histoire peut-on raconter, à neuf heures et demie du soir, lorsque vous n'entendez que le son de votre voix et la rame qui frappe en cadence l'onde écumeuse ? Quel genre d'histoire, sinon une histoire de peur ?

Aussi chacun de nous s'écria :

—Une histoire de peur.

—Eh bien ! continua-t-il, voici : "J'étais en promenade à la Baie des Chaleurs. (Vous savez que, dans la Gaspésie, il ne manque pas de revenants.) Un soir, nous étions en octobre, je me promenais avec un de mes amis auprès des hangars des pêcheurs. Bientôt, nous rencontrâmes deux autres de nos amis et nous convînmes de jouer à la cachette, pour passer le temps. Mes trois amis allèrent se cacher et je restai pour les chercher. Soudain, un coup de sifflet qui me parut sortir des entrailles de la terre m'avertit que mes hommes étaient cachés. Je m'avançai donc et bientôt j'en découvris un dans une falte. Les pêcheurs appelaient ainsi une espèce de grand baril dans lequel ils salent leur poisson. Aidé de ce nouveau compagnon je partis à la recherche d'un autre. Tout à coup, nous aperçûmes une tête se dessinant derrière une clôture de lattes blanches.

—Ah ! ah ? m'écriai-je, en voici encore un.

—Et j'allai pour lui mettre la main sur l'épaule ; mais... pas d'affaire... Il n'y avait plus rien.

—Que veut dire ceci ? demandai-je à mon compagnon. Est-ce que tu n'as pas vu quelqu'un, comme moi, derrière cette clôture ?

—Certainement, me répondit-il, et je ne comprends pas...

—Il n'eut pas le temps d'achever, une jeune fille accourut, affolée au milieu de nous en criant qu'elle venait de voir le diable.

—Ah ! ça ! m'écriai-je, nous aurons le dernier mot de cette énigme. Es-tu de la partie, Fred ? demandai-je à mon ami.

—Certainement.

—Allons donc reconduire cette demoiselle chez elle et nous reviendrons ensuite.

—Alors, la demoiselle nous raconta qu'elle venait de chez un voisin, où elle avait fait un bout de veillée, et qu'en passant près d'un hangar elle avait aperçu une tête humaine qui se soutenait sans corps ni jambes, et qui la poursuivait. Alors, elle avait poussé un cri terrible et s'était sauvée de notre côté, en courant.

—Après l'avoir reconduite chez ses parents, nous partîmes tous quatre, armés chacun d'un solide bâton d'érable. Tout à coup, nous vîmes venir à nous un chien d'une taille imposante. Inutile d'ajouter qu'il était noir.

—Chien de malheur, dit Fred, nous allons toujours te faire ton compte, et il s'élança sur le chien qu'il frappa au milieu des reins avec son bâton.

—Ouiche !!! Voilà tout ce que nous entendîmes, et le chien avait disparu. Nous eûmes beau chercher, nous ne vîmes plus rien.

Mais, avec l'histoire, la promenade s'achevait. Une demi-heure après, nous dormions tous sur nos deux poings. Ils sont passés, ces beaux jours d'été, et avec eux ces belles promenades au clair de la lune ; mais je me les rappellerai longtemps, et aussi les belles histoires de mon ami.

X. VINCY.

St-Jean, octobre 1892.

A TRAVERS LE CANADA

(Voir gravures)

Nous continuons aujourd'hui la bien intéressante série des vues de l'Ottawa Supérieur, si recherchées et appréciées de tous nos lecteurs, dont les gratitudes s'ajoutent aux nôtres, pour M. Charbon, l'habile photographe qui nous les fournit. Cette gare de Mattawa suffit à elle seule à démontrer les progrès rapides qui s'accomplissent en ces régions auxquelles sourit l'avenir.

En même temps, nous reproduisons une couple d'autres vues canadiennes, dues à l'obligeance d'un photographe amateur de Lévis, M. Guérette, illustrant le port de Québec, et un autre beau coin de notre pays, la région du lac Saint-Jean.—J. ST-E.

LES VIEILLARDS

Donnez la mesure, dans vos rapports avec les vieillards, des égards que vous désirez rencontrer dans votre vieillesse, et établissez-y vos droits.

* *

Ne pas honorer la vieillesse, c'est démolir le matin la maison où l'on doit coucher le soir.

* *

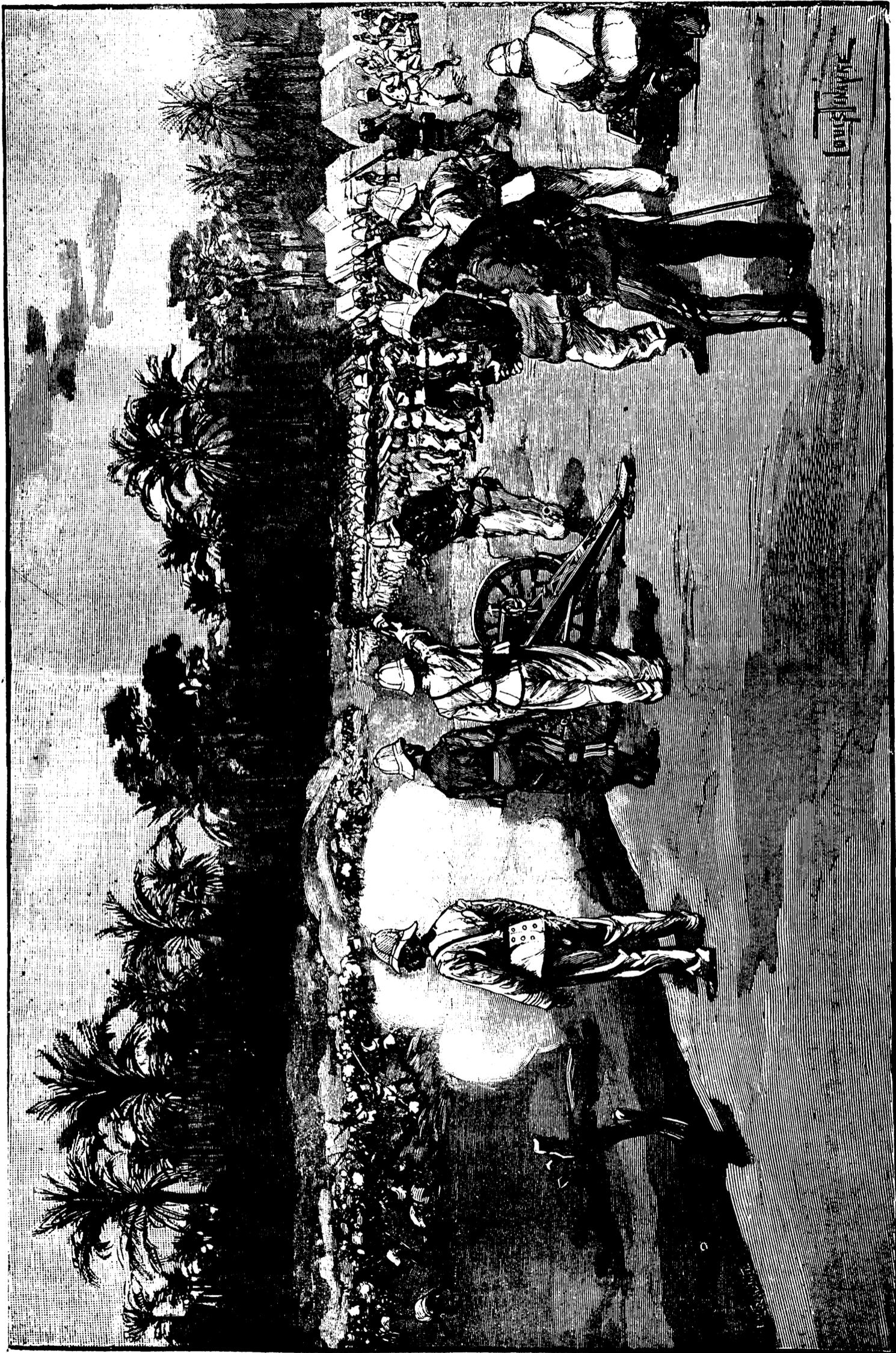
Si les jeunes gens doivent songer qu'ils vieilliront, il est important que les vieillards n'oublient pas qu'ils ont été jeunes, et que ce n'était pas alors si facile d'éviter tout ce qu'ils appellent aujourd'hui des faiblesses et des vices.

* *

Il faut rendre aux vieillards les mêmes soins qu'aux enfants, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de points de ressemblance. Seulement, si vous aidez un vieillard à descendre un escalier ou à passer un ruisseau, il faut lui cacher la pitié, de façon qu'il ne prenne ce soin que pour une marque de respect. Si vous lui offrez votre bras dans un chemin malaisé, il faut qu'il puisse croire que c'est surtout pour l'écouter que vous réglez votre pas sur le sien, et que vous pensez que la vigueur qui abandonne ses jambes s'est réfugiée dans sa tête.

ALPHONSE KARR.

La Sarspareilla de Hood est devenue en grande faveur comme préventif de la grippe. Elle fortifie le système et purifie le sang.



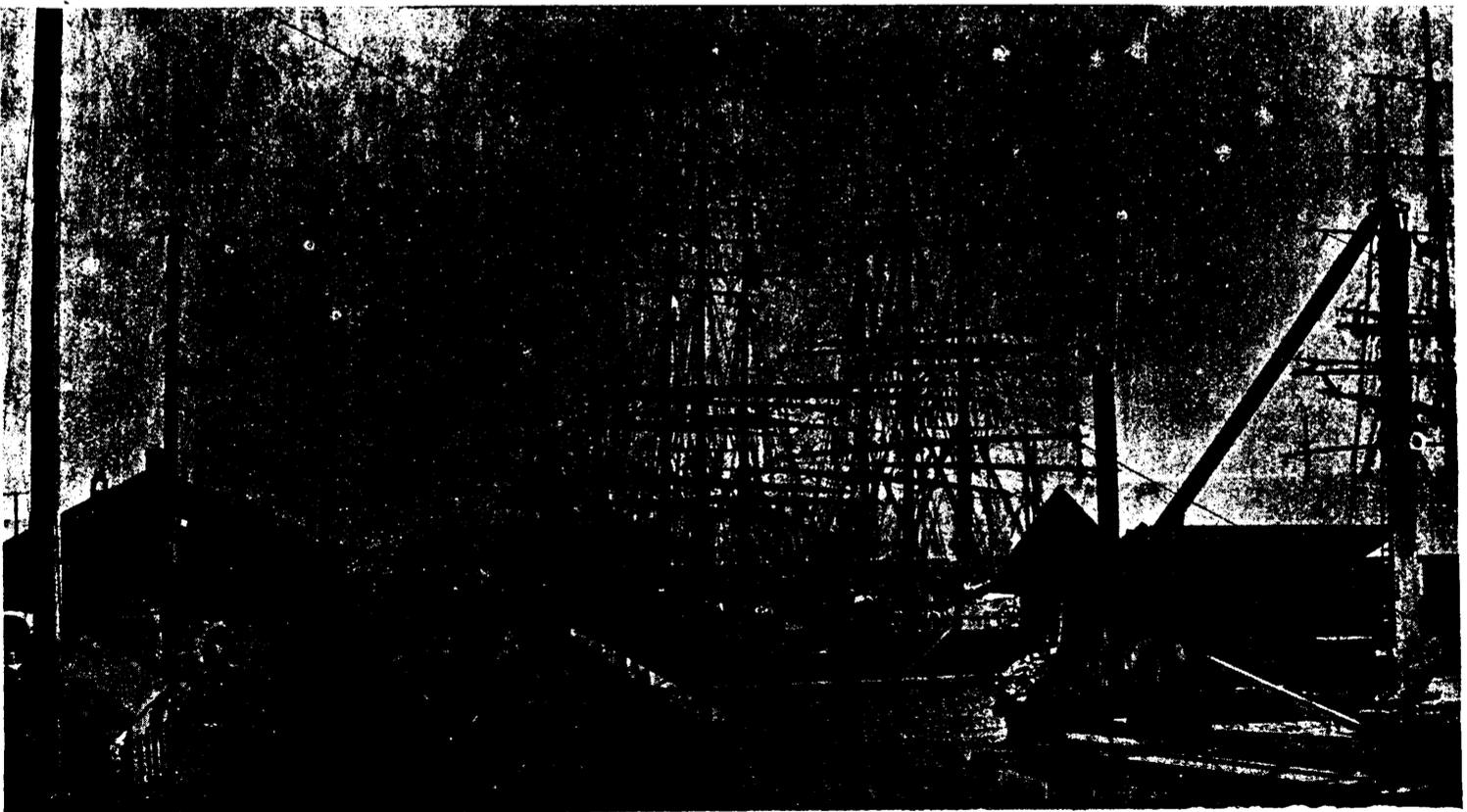
LA GUERRE AU DAHOMÉY — LES DAHOMÉENS ESSAIENT DE SURPRENDRE LE CAMP DES FRANÇAIS



LAC SAINT-JEAN — AU PIED DE LA CHUTE OUIATCHOUANICHE



OTTAWA SUPÉRIEUR — LA GARE DE MATTAWA



QUÉBEC — SITE PROJETÉ DES ÉLEVATEURS DU PACIFIQUE (BASSIN LOUISE)

BRODERIE

La jeune fille, assise auprès de la fenêtre,
Parème le tissu légèrement ouvré
D'arabesques ou fleurs, conduisant à son gré
Les festons que ses doigts capricieux font naître.

Sur son luth, le poète ainsi voudrait connaître,
L'art de broder les vers... Mais, au premier degré,
Le fil frêle est rompu, le songe évaporé,
Sans achever le rythme ébauché dans son être.

Alors, combien de fois, le front lourd, l'esprit las,
N'a-t-il pas regretté d'être pris en ces lacs,
Jaloux de loin, tant les muses sont cruelles,

L'âme humble qui ne sait le labour enchanté
Et produit, consacrée aux choses matérielles,
L'œuvre dont tous les yeux comprendront la beauté.

Georges Roy

Paris, 1892.



UNE HISTOIRE DE PHTISQUES

12 mai 18...—Pour la première fois depuis l'été dernier, le médecin m'a permis de sortir. Je suis allé à la gare. Un train venait justement d'arriver. Les voyageurs sont rares à X... Cependant, quatre personnes sont descendues des chars. Je crois que c'est une famille composée du père, de la mère et d'une jeune fille. Le quatrième voyageur est sans doute un domestique. Jolie petite brunette, âgée, tout au plus, de dix-sept ans. Elle est malade : elle est très pâle.

Elle m'a regardé.

Je n'ai fait que penser à cette jeune fille... Maman monte me faire coucher.

13 mai 18...—Temps superbe. Mon petit serin gazouille.

Maman m'a demandé si j'avais bien dormi et si j'avais rêvé. J'ai rougi, car j'ai rêvé à l'inconnue d'hier. Aurais-je parlé haut dans mon rêve ? Maman m'aurait-elle entendu ?

14 mai 18...—Je tousse affreusement. Le docteur m'a grondé parce que j'étais allé à la gare avant-hier. J'aurais bien dû ne pas y aller : je n'aurais pas vu cette jeune fille.

15 mai 18...—Il pleut à boire debout. Il y a deux longues journées que je ne suis sorti. Si ce temps continue, je vais être obligé de garder la chambre pendant plusieurs jours.

J'ai essayé de lire, mais ma pensée ne peut rester à mon livre : elle me ramène toujours à cette belle jeune fille qui me paraissait si triste. Où est-elle ? Sont-ils encore dans le village ? Mystère. Je le saurai.

17 mai 18...—O bonheur ! Je l'ai vue. Elle était à la messe basse de huit heures. Penchée sur son livre d'heures, elle m'a paru encore plus belle que la dernière fois que je l'ai vue. Seulement, elle est bien pâle ; elle sort de temps en temps son mouchoir et le porte à sa bouche. Cracherait-elle le sang ?

19 mai...—Hier, j'étais tellement malade que je n'ai pas eu la force de prendre une plume.

20 mai 18...—Où peut-elle bien résider ? Une semaine qu'ils sont arrivés, et je ne sais pas encore où ils résident. Le boulanger a la langue bien pendue : je tâcherai de le faire parler.

20 mai 18...—Je suis sorti. Il m'a semblé que le cottage d'en face était habité. Plusieurs ouvriers sont occupés à restaurer le vieux logis.

21 mai 18...—Le boulanger est venu. Je l'ai fait parler.

—Mais, lui ai-je dit, on est à réparer le cottage d'en face, quelqu'un vient-il l'habiter ?

—Quoi, M. René, m'a répondu le brave homme, vous ne savez pas encore, M. B*** habite ce cottage depuis une dizaine de jours.

J'eus le pressentiment que M. B*** était le père de mon inconnue.

—Il demeure donc seul, ce M. B***, ajoutai-je.

—Non, monsieur, avec sa femme et sa fille.

Je n'en pouvais plus douter, mon inconnue demeurait en face !

22 mai 18...—Malgré ma grande faiblesse, je me suis levé à cinq heures. De ma fenêtre la vue porte sur le jardin de M. B***. J'y ai dirigé mes regards. Surprise ! bonheur ! Elle s'y promenait. Elle est matineuse. Grand Dieu, qu'elle est changée !

24 mai 18...—Je souffre beaucoup, et pourtant je suis joyeux. J'ai été une heure entière en conversation avec elle ! Cette après-midi, je suis allé au cimetière. Elle était là. Elle était là, qui y était, me l'a présentée. Je lui ai dit que je l'aimais ! C'était pas mal effronté de ma part, mais elle a rougi et n'a pas dit un mot : qui ne dit mot consent.

Ici se terminait le manuscrit.

Ce journal d'un jeune homme en qui la vie s'éteignait m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir ce que ces deux pauvres amoureux étaient devenus. Je le demandai au docteur L***.

—Ce jeune homme dont tu as trouvé le journal, me dit le bon docteur, venait justement de terminer ses études classiques lorsqu'il sentit les premières atteintes de la longue maladie qui devait le conduire au tombeau. René était phthisique.

—“ Ses parents firent tout ce qu'ils purent pour le ramener à la santé. Ils l'emmenèrent en Europe, le firent soigner par les princes de la science, tous déclarèrent que la maladie était trop avancée pour être curable. Alors les pauvres parents qui adoraient leur unique enfant revinrent au Canada et louèrent une maison à X. Là, ils le soignèrent de leur mieux, ne lui refusant rien afin de le conserver le plus longtemps possible.

—“ Il y avait à peu près un mois que la famille de René était installée ici, lorsqu'un matin une famille composée du père, de la mère et de leur fille vint s'installer en face de la maison où se consumait René. La jeune fille était atteinte de la même maladie que René. Ses parents croyaient les eaux favorables à sa santé. Les jeunes gens se connurent et ils s'aimèrent.

—“ Aux premiers froids de l'automne, ils ne sortirent plus. Je les soignais tous deux. Chaque jour j'allais les visiter.

—“ René, qu'un souffle retenait à la vie, expira en apprenant la mort de Berthe. Le même convoi les conduisit au cimetière.

—“ Ils reposent maintenant dans la même fosse. Les parents ont voulu les réunir après leur mort puisqu'ils n'ont pu être unis pendant leur vie.”

Georges Roy

PROPOS DU DOCTEUR

CONTRE LES BRULURES

Un docteur, en Allemagne, a tout récemment découvert un remède contre les brûlures, et qui est d'une efficacité aussi grande que simple à exécuter.

Il consiste dans l'exécution d'un onguent composé de beurre frais et d'un jaune d'œuf bien mélangé et en parties égales ; on étend cet onguent sur un morceau de toile qui est appliqué sur la brûlure et renouvelé chaque fois qu'il commence à sécher. Les douleurs provenant des plus profondes brûlures sont aussitôt considérablement adoucies et la guérison est complète en très peu de temps, sans laisser aucune cicatrice.

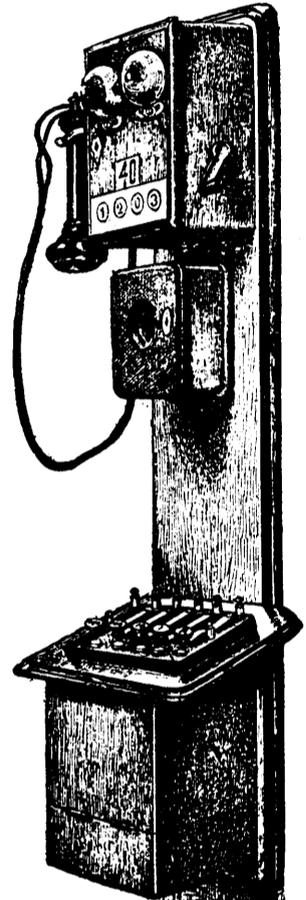
Une femme avait été tellement brûlée par ses habits que son corps ne faisait plus qu'une plaie ; le docteur l'a enveloppée dans un drap de lit sur lequel il avait étendu de l'onguent composé d'un kilo de beurre frais et de vingt jaunes d'œuf.

Les douleurs cessèrent aussitôt et la malade était complètement guérie huit jours après.



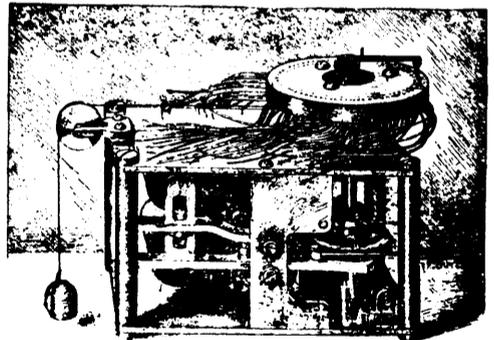
LE TÉLÉPHONE AUTOMATIQUE DE STROWGER

Le dernier numéro de la *Electrical-Review*, de New-York, nous donne des détails sur la première expérience, faite à La Porte (Indiana) Etats-Unis, du nouveau système téléphonique Strowger qui établit automatiquement la connection entre les abonnés, sans qu'on ait à la demander au bureau central. Cette première expérience a été faite avec un succès complet.



Téléphone avec système Strowger

La nouvelle invention, qui est fort simple, dispense de l'obligation où l'on était jusqu'à présent, de s'adresser à un proposé du bureau central, pour obtenir communication avec la personne à laquelle on désirait téléphoner. Elle rend les conversations téléphoniques absolument secrètes et privées.



Machine automatique faisant les connexions au bureau central—Système Strowger

L'appareil consiste en une planchette à boutons-sonneries, qu'on attache au téléphone. Si, par exemple, on désire communiquer avec le numéro 1,263, le premier bouton est pressé une fois, le second deux fois, le troisième six fois et le quatrième trois fois ; après quoi la connection est établie.

On pense que l'application de ce système ne coûtera à l'abonné que deux piastres par mois.

Vu les grands avantages qu'en retireront les abonnés, il est à présumer qu'il ne tardera pas à être adopté partout.

La "Strowger Automatic Telephone Exchange Company," de Chicago, a été incorporée le 18 novembre 1891, avec un capital de \$5,000,000. M. A. Meyer en est le président, et M. J. Harris, le secrétaire. A part la propriété du brevet du Téléphone Automatique, cette compagnie est la seule propriétaire de soixante-cinq autres brevets importants, se rapportant aux téléphones, télégraphes d'alarmes, etc.

J. Alcide Chauvin

CHRONIQUE DES VOYAGES

AU CONTINENT NOIR

Une lettre du P. Rémont, missionnaire du Saint-Esprit au Sénégal, contient de curieux détails sur les coutumes des tribus nègres de toute la côte. Nous en extrayons celles qui sont le plus répandues aussi bien chez les nègres de la côte de Bénin, que chez les nègres sénégalais ; ils viennent à point, au moment de la guerre du Dahomey :

LE RASOIR NÈGRE

Dans tout le pays, une raison de propreté et aussi d'hygiène a introduit l'usage de raser la tête des enfants, jusqu'à l'âge nubile. Et même, passé cet âge, les hommes fort souvent se rasent encore complètement la tête, surtout les mahométans. D'autres tribus, tout en se rasant la tête, ne se rasent pas complètement et y laissent des mèches de cheveux qu'ils tressent ensuite. Pour se raser, les indigènes affectionnent fort les morceaux de verre de bouteilles, et avec ce genre de rasoir et sans savon, ils arrivent à se raser parfaitement bien et sans une égratignure ; il faut avouer que les patients, quelque dure que soit leur peau, n'ont pas l'air insensibles, mais ils supportent, d'ailleurs, fort bravement l'opération. Ce n'est qu'à un âge plus avancé, que les enfants deviennent libres de choisir le genre de coiffure qu'ils préfèrent. A propos de coiffure, tout le monde sait que l'huile et le beurre rance entrent pour une grande part dans la toilette du noir. Ils se graissent souvent tout le corps ; et la chevelure des dames et des demoiselles est ruisselante de ces deux substances. Ces dames emploient aussi, pour mieux assouplir leur chevelure laineuse, l'huile de poisson, qui répand une odeur qui n'est pas fort délectable.

**

ENFANTS

Quand un enfant est arrivé en âge d'être sevré, les mamans (il n'y a pas de nourrices par ici), ramassent tous les chiffons et haillons qui ont servi à l'enfant jusque-là, et s'en vont pendre ces reliques dans un arbre destiné à cet usage, et qu'on pourrait appeler l'arbre à chiffons.

Ces pauvres gens croient qu'un génie quelconque réside en cet arbre, et, par cette offrande, cherchent à se le rendre propice et à éloigner de l'enfant les dangers qui l'attendent dans la nouvelle phase de l'existence où il va entrer.

A la mort des petits enfants, la coutume est qu'on ne les enterre point dans le cimetière public, pour parler plus exactement, qu'on ne leur donne point le même genre de sépulture qu'aux grandes personnes. Car, en somme, les indigènes enterrent leurs morts où bon leur semble. Les petits enfants non encore sevrés sont enterrés dans l'enclos de la maison. C'est pour cette raison que je n'ai pu obtenir le transfert d'un petit chrétien à l'église pour les cérémonies religieuses, ni l'enterrer au cimetière des chrétiens, les parents s'y opposant formellement. Quand les enfants ont déjà été sevrés, en certains endroits—car l'usage n'est pas général—on les enterre dans le milieu du grand chemin sous le sable, et on dépose sur la tombe un œuf de canard, autant que possible ! Me demander

pourquoi serait trop, car je ne saurais donner la raison de ces usages. Il faut pourtant respecter l'œuf et ne pas marcher dessus.

**

AGONIE ET TOILETTE DES MORTS

Dans un village où j'ai demeuré un an et demi, il est une autre coutume, non plus ridicule comme celles que je viens d'énumérer, mais sauvage et cruelle, qui rappelle ce qu'il y a de plus inhumain dans certaines parties de l'Afrique. Lorsque quelqu'un est à l'agonie, et qu'il est clair qu'il va mourir, une des matrones de l'entourage lui met la main sur la bouche. Le reste s'explique tout seul : c'est à dire que l'agonisant meurt bien vite. Pourquoi encore cet usage barbare ? Est-ce pour délivrer plus vite le moribond de ses souffrances ? Une fois la mort bien constatée, les parents tirent quelques coups de fusils, dont on se demande la signification de proche en proche. Et c'est ainsi que se répand la nouvelle dans le pays. Puis le tam-tam bat son appel lugubre aux parents et amis du mort, afin qu'ils viennent le complimenter et faire son oraison funèbre. Les femmes et les filles, parentes ou amies de la famille, se mettent à hurler comme une véritable meute de chiens.

Pendant ce temps a lieu la toilette du mort. Elle mérite une description. On le déshabille, puis on le graisse à profusion avec du beurre ou de la graisse, afin de lui conserver la fraîcheur et la souplesse des membres. On lui fait ensuite avec soin la chevelure. Puis on lui met ses beaux habits ; si c'est une femme, tous ses pendants d'oreilles, tous ses bracelets, tous ses anneaux aux jambes ; puis après avoir ouvert les yeux au cadavre, on l'assied sur son séant, et une personne se tient derrière pour soutenir la tête bien droite. Viennent ensuite les parents et amis qui, après être entrés dans la case les uns après les autres, s'adressant au mort, lui posent toutes sortes de questions comme celles-ci : " Pourquoi as-tu voulu mourir ? Est-ce que nous ne t'aimons point ? Est-ce que tes femmes ne préparaient pas bien ton coucou ? Est-ce qu'elles ne pilaient pas bien ton riz ? etc." Le mort, étant bien mort, ne saurait évidemment répondre à ces questions ; mais, pour y suppléer, la personne qui soutient le cadavre lui fait faire des inclinations avec la tête et des mouvements avec les mains, comme à une personne vivante !... Tout ce cérémonial étant achevé, et les compliments terminés, on déshabille le mort, on lui enlève ses ornements pour le ficeler dans une natte et le porter en terre.

Quatre hommes le portent sur une civière, et une dizaine de jeunes gens vigoureux enlèvent la toiture de la case, si c'est le père de famille, et la maintiennent au-dessus du mort pendant le trajet du village au cimetière. Durant ce trajet, les jeunes gens, rangés des deux côtés du convoi, tirent des coups de fusils et les femmes hurlent d'une façon lamentable. Le corps enterré, la toiture est déposée sur lui, et ce sera sous cette même toiture que viendront reposer aussi les membres de la famille du défunt.

LA GUERRE AU DAHOMEY

(Voir gravures)

En ce qui concerne spécialement les deux gravures consacrées à la bataille de Dogba, nous n'en saurions donner une meilleure explication que le récit de cette chaude journée, racontée par un sergent-major, blessé, et de retour en France :

" Nous étions campés près de Dogba, dans une éclaircie de forêt, tout près du fleuve. Pas de Dahoméens en vue. Le clairon sonne le réveil. Les hommes se lèvent dispos. Ils vont préparer leur café quand, tout-à-coup, de tous les points de la lisière de la forêt, partent des coups de feu. Aux armes ! On saute à la hâte sur les râteliers dressés devant les tentes, et chacun, saisissant son fusil, rajuste en même temps son ceinturon. Le clairon sonne le rassemblement, et chaque officier appelle à lui sa section. En un clin-d'œil, la légion étrangère se forme en carré. Les Sénégalais ravis de pouvoir entrer en ligne, tirent déjà en se plaçant

à leur rang. L'infanterie de marine prend sa place de bataille, et la fusillade commence, nourrie, terrible. Les feux de salves font un train d'enfer. Au tour ensuite de la batterie. Les arbres se couchent, craquent, tombent, découvrant des milliers de Dahoméens qui se dissimulaient derrière eux. Mais ils n'abandonnent pas la place. Les voici sur nous, à quelques pas. Et la bataille s'engage corps à corps, à coups de sabres-baïonnettes ! Le combat dura quatre heures.

" Le soir, la vaste clairière n'était plus qu'un horrible charnier.

" C'est par centaines que les cadavres des noirs jonchaient le sol. Les Lebel et la mélinite avaient eu de terrifiants résultats. Les Dahoméens s'étaient cachés par file de dix à douze derrière les arbres pour tirer sur nous. Les boulets les avaient démolis comme des feuilles. Peu de blessés. Du reste on les achevait.

" Mais il fallait se débarrasser de ces monceaux de cadavres. En quelques heures les émanations du champ de bataille pouvaient avoir de pernicieuses conséquences sur la santé déjà ébranlée de nos soldats. C'est alors que commença une scène inoubliable. On n'enterrera pas les noirs, on n'en a pas le temps. On les brûlera. Et chacun d'apporter en un point déterminé des branches, des arbres entiers. Une couche d'arbres, une couche de cadavres et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait édifié, presque côte à côte, le long du bois, quatre bûchers pouvant contenir au bas mot trois cents cadavres. Puis on apporte des bidons de pétrole, on embibe les tas et on met le feu ! Quel horrible spectacle ! Sous le grésillement des flammes, les corps brûlent, se calcinent avec des crépitements, des soubresauts macabres... C'est épouvantable... Le lendemain, la place était nette.

Un domestique disait de son maître :

— Cet homme-là est si froid, si serré, qu'il n'ouvre jamais la bouche ; si je ne lisais pas avant lui ses lettres, je ne saurais jamais un mot de ses affaires.



Mlle WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la **DYSPEPSIE**. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPARILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, **GAGNA 22 livres**. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les **PILULES DE HOOD** sont les meilleures à prendre après diner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Lapiès appartenait autrefois à la maison W. Notman & File. — Portraits de tous genres et à prix courant. — Téléphone Bell, 7283.

BONNE POUR TOUT

M. W. H. Holabird, agent-général, Tonrado, Beach Co., San Diego, Cal, E. U., dit : " J'ai employé l'huile Saint-Jacob, tant dans ma famille que dans mon chenil et mes écuries, et elle n'a jamais manqué de produire tout le bien qu'on était en droit d'en attendre.

CHOSSES ET AUTRES

—On compte 140 dénominations religieuses aux Etats-Unis.

—Aux Etats-Unis, il a environ 75.000 avocats. En France, on en compte 6,000

—On parle d'ériger en Etats les territoires du Nouveau Mexique, de l'Arizona et de l'Utah.

—Quand un homme est arrêté pour ivrognerie, à St Pétersbourg, il est obligé le lendemain, quelle que soit sa position sociale, de se joindre aux gratteurs de rues et travailler avec eux toute la journée.

LE REV. SYLVANUS LANE

de la Cincinnati M. E. Conference a frappé juste en disant : " Nous nous sommes servis, pendant des années, de la Sarsepareille de Hood dans notre famille, composée de cinq personnes, et nous l'avons trouvée digne de tout le bien qu'on en dit. Il y a des gens tout à fait prévenus contre les médecines brevetées, mais c'est pour moi le plus profond des mystères que le brevet puisse nuire à un médicament et non à une machine.

Les Pilules de Hood guérissent les maladies du foie.

LA LOTERIE MONT-ROYAL

Au tirage de mercredi, le 7 courant, le gros lot de \$3 750 00 de la Loterie Mont-Royal a été gagné par une personne très connue à Montréal.

Cette personne a rappelé à l'administration de la loterie, son engagement de ne pas livrer à la publicité les noms des gagnants, sans leur autorisation, et elle s'est obstinément refusée à laisser publier le sien.

Nous donnons néanmoins le certificat de la banque.

Certificat de la Banque du Peuple
Montréal, 10 décembre 1892.

Je soussigné, payeur, de la Banque du Peuple, certifie que j'ai ce jour payé la somme de \$3,563 69 au porteur d'un chèque de même montant de la Loterie Mont-Royal, montant, moins 5 p. c., du lot de \$3,750.00 et d'un autre lot de \$1.25, gagnés par le billet No 44,214 au tirage du présent mois.

(Signé) J. D. A. BÉLIVEAU.

Au même tirage, Mde V. Duguet, domiciliée No 335, rue Notre-Dame, Hochelag, a gagné un lot de \$250.00 avec un billet de 10 cts.

Certificat

Montréal, 10 décembre 1892.

Je soussignée certifie qu'au tirage de mercredi, le 7 courant, de la Loterie Mont-Royal j'ai gagné un lot de \$250.00 avec un billet de 10 cts., et que sur présentation de mon billet portant le No 26 802, au bureau de la dite loterie, j'ai ce jour été payé de mon lot.

MDE V. DUGUET,
Par son mari
Témoins F. DUGUET.

(Signé) M. Laurier, marchand, No 2597, rue Notre-Dame.

G. Langlois, rédacteur à la Patrie.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à O Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

SAVEZ VOUS POURQUOI

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

(Gros et Détail)

652, Rue Craig, 652

P S — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartré ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A 1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'élites, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semestriellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix premiers mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. Nos certifiions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuel et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que nous avons conduit avec honnêteté, franchise et bon cœur pour tous les intérêts ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces.

Edw. Beaudry
J. H. Eudy
M. S. Hebert

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. W. Simsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. C. L. Nor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koon, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 10 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$150,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75 000 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 20 sont.....	2,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
30 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 1 sont.....	10,000
100 PRIX DE 6 sont.....	6,000
100 PRIX DE 4 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
3,434 prix se montant à.....	\$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requ's partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BALLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie ont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance de noncée de gagner un prix.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. — Toutes Pharmacies.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

DICK LE CANADIEN

Elle se divisait en deux classes, classes bien distinctes, celle des émigrants, spéc lateurs plus ou moins honnêtes, venus pour faire fortune, et celle des déportés, divisés eux-mêmes en *convicts* ou condamnés en train de subir leur peine, en *emancipists* ou forçats libérés, et en *bush-rangers* ou batteurs de buissons.

A première vue, en ne considérant surtout que les vêtements, les trois compagnons que nous avons présentés au lecteur, au début de ce chapitre, paraissaient faire partie de la même catégorie sociale. Tous trois, en effet, portaient pantalons et vestes en peau souple de kangourou, avec de fortes bottes d'origine américaine. A leur ceinture étaient suspendus une cartouchière, un énorme couteau de chasse et, chose rare à l'époque, car Colt venait à peine de l'inventer, un revolver, le premier sans doute qu'on eût encore vu en Australie. Cette arme, qui avait déjà dû, sans doute, leur faire bien des envieux, leur permettait de se défendre contre une troupe cinq ou six fois plus nombreuse que la leur. Pour coiffure, ils avaient une sorte de casque en cuir bouilli, aussi léger que commode. Ainsi habillés, ils pouvaient passer deux ou trois années dans le buisson sans avoir à renouveler aucune pièce de leur vêtement.

Mais si, négligeant ces détails extérieurs, on s'attachait aux personnes, un examen, même superficiel, ne tardait pas à convaincre que ces trois individus, que le hasard avait sans doute réunis, n'étaient certes point nés sous la même latitude, et surtout n'appartenaient pas au même monde.

Celui qui paraissait commander, en raison, sans doute, de sa connaissance du pays, était un Canadien d'environ six pieds, bâti et musclé en hercule, qui répondait au nom anglo-français de Dick Lefauteur. Il descendait, en effet, d'une famille française établie à Québec dès les premiers temps de la colonisation, et, comme tous ses compatriotes, il gardait au fond de son cœur un profond attachement à la mère patrie. D'une force qui répondait à sa stature, et jetant bas d'une balle de son rifle une alouette au vol, à cinq mètres, il était aussi craint que respecté de tous les aventuriers, convicts en rupture de ban, maraudeurs et pilleurs de run du buisson australien.

Depuis dix ans, notre Canadien chassant, pêchant, accompagnant des convois, avait parcouru le buisson en tous sens, sur une longueur de sept à huit cents lieues. Il était connu des rôdeurs, des *bush-rangers*, ses compatriotes, des squatters et des fermiers sous le nom de Dick le Trappeur, et de la plupart des tribus indigènes sous celui de Tidanardin, et par abréviation Tidana le Troueur de têtes, allusion à la partie du corps où la terrible balle de Dick allait toujours frapper son adversaire. Il avait été solennellement adopté par le grand chef de la tribu des Nagarnooks, une des plus puissantes de la contrée, de qui, selon la coutume, lui avait créé les liens de parenté les plus étroits avec tous les membres de cette peuplade.

Cela lui donnait ce grand avantage qu'en cas de lutte ouverte avec les écumeurs de buisson, la tribu tout entière eût pris fait et cause pour lui, de même qu'en cas de guerre entre les tribus indigènes, il devait son appui à celle dont il était le fils d'adoption.

A Sydney, la capitale, à Melbourne, qui commençait à grandir dans la baie de Saint Philippe, il n'était pas un négociant, pas un banquier qui ne s'estimât trop heureux de lui confier la surveillance des convois de marchandises qu'il expédiait dans l'intérieur, et là il avait son surnom spécial, personne ne l'appelait autrement que *l'Honnête Dick*.

CHAPITRE II

Melbourne.—La découverte de l'or.—Les trois pionniers.—La rencontre dans Yarra-street à Oriental hôtel.—Le meeting.—Nouveaux amis.

La découverte des premiers échantillons d'or avait augmenté l'importance du Canadien car, à part ces échantillons rencontrés par hasard par un mulétier, dans le lit de la rivière Victoria, en 1847, à plus de deux cents lieues de sa source, il avait été impossible jusque-là de trouver le gisement principal. Or Dick, ayant vu un jour ces échantillons à Melbourne, avait dit en souriant à ceux qui l'entouraient qu'il connaissait un lieu, découvert dans ses nombreuses excursions, où, s'il le voulait, il pourrait remplir plusieurs wagons avec des cailloux veinés de jaune ; il avait même ajouté, en montrant son énorme poing comme terme de comparaison, qu'il y en avait *d'aussi gros que cela*, entièrement jaunes, sans mélange, mais qu'il les avait toujours pris pour du cuivre.

De tous les côtés alors lui étaient arrivées les propositions les plus brillantes ; mais il avait répondu à ces différentes offres en faisant la sourde oreille, et peu à peu on avait conclu de ce mutisme inexplicable qu'il avait voulu simplement plaisanter.

Mais le Canadien avait son projet dont il n'avait voulu faire confidence à personne.

Était-ce bien de l'or qu'il avait rencontré ? Le gisement était tellement

important que le naïf trappeur n'osait le croire ; or, comme c'était le point principal à éclaircir, il résolut de s'adjoindre deux compagnons, braves et honnêtes, dont l'un au moins fût assez expert en minéralogie pour trancher la question, et d'aller avec eux procéder à cette expérience, on verrait ensuite à tirer parti de la découverte ; il y en avait assez pour enrichir du premier coup plusieurs compagnies, il pouvait donc partager avec les camarades qui l'aideraient dans son entreprise, sans crainte de diminuer sa part, qui serait encore cent fois supérieure aux rêves de richesse les plus insensés qu'il eût pu former.

Cette association avec deux solides compagnons avait, à un autre point de vue, une extrême importance. Depuis qu'il avait parlé, il ne pouvait plus faire la moindre excursion, la plus petite partie de chasse sans être suivi, épié par une foule de *bush-rangers*, et autres aventuriers dont le but évident était de surprendre son secret. Il était de toute nécessité pour notre Canadien de s'adjoindre deux bonnes carabines qui pussent l'aider à dépister les maraudeurs et au besoin à se défendre d'eux. Un homme seul, quelle que soit son habileté, peut facilement tomber dans un piège, surtout quand ceux qui ont intérêt à le surprendre sont nombreux, prêts à tout et connaissent aussi bien que lui le terrain où ils manœuvrent.

Mais où trouver ces deux compagnons, avec les qualités de bravoure, de loyauté et de science, au moins pour l'un d'eux, que Dick exigeait avec raison avant de leur confier son secret ?

Les crimes, les drames qui ensanglantaient en ce moment la Californie, où la fièvre de l'or semblait frapper de folie tous les esprits, lui avaient fait comprendre que ce n'était pas dans l'impure population de Sydney ou de Melbourne qu'il trouverait ce qu'il cherchait. Sans doute, l'honnêteté n'y était pas, quoique rare, tout à fait introuvable ; mais on ne pouvait guère la rencontrer que chez de braves négociants ou de paisibles fonctionnaires, ne possédant aucune des énergies morales et physiques nécessaires à la vie aventureuse du buisson.

Dick était la patience incarnée, simple de goût et aimant par-dessus tout son métier de trappeur ; il était moins poussé, dans cette circonstance, par la pensée de s'enrichir que par le goût des aventures. Aussi, résolut-il d'attendre que le hasard lui fit rencontrer ce qu'il cherchait. Une fois son parti bien arrêté, il continua à chasser paisiblement et à escorter à l'occasion les convois de marchandises.

Au moment où nous l'avons retrouvé sur le Red River, il avait certainement mis la main sur les deux compagnons qu'il avait projeté de s'adjoindre ; ils se rendaient sans doute au placer, car celui qui aurait suivi la petite troupe dans ces diverses étapes, depuis Melbourne, aurait vu qu'elle ne voyageait qu'avec la plus grande prudence, et de nuit seulement, dissimulant avec soin sa présence pendant le jour dans les réduits les plus secrets du buisson. Nous allons, du reste, savoir à quoi nous en tenir en faisant connaissance avec les deux personnages qui accompagnent le trappeur.

Celui qui attirait immédiatement les regards par la distinction de ses traits, la délicatesse de ses manières et l'élégance de toute sa personne, malgré la grossièreté de son costume, qu'il portait avec une aisance sans pareille, était un jeune homme d'environ vingt-huit ans ; sa nationalité se révélait immédiatement à ce type si essentiellement français que Détaillé a immortalisé dans ses toiles militaires. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il était mince et bien pris, et tout dans la charpente de sa personne décelait une vigueur nerveuse capable de résister aux plus longues fatigues. Brun et les cheveux coupés en brosse, il portait une petite moustache retournée qui achevait de lui donner l'air d'un officier en exploration autour du monde ; nous devons dire cependant qu'il n'était pas et n'avait jamais été militaire.

Le trappeur ne le nommait qu'Olivier tout court par une familiarité voulue et réciproque, car le jeune homme supprimant de même toute formule banale de politesse ne l'appelait également que Dick.

Il n'en était pas ainsi du troisième personnage, que ses compagnons désignaient sous le nom de Laurent, mais qui, s'adressant à eux, employait les expressions de monsieur Olivier, avec une nuance de respect pour ce dernier qui indiquait la distance du serviteur au maître.

C'était un grand gaillard à l'air martial et décidé, aux sourcils épais, à la moustache en broussaille, les cheveux à l'ordonnance, carrément charpenté, et qui ne faisait pas trop mauvaise figure en présence du Canadien, quoiqu'il fût d'une stature un peu moins élevée ; un connaisseur, obligé de se prononcer sur la force musculaire des deux personnages, eût certainement hésité entre l'un et l'autre. Dans tous les cas, c'étaient deux vigoureux gaillards qui, au simple coup de poing, n'eussent pas reculé devant une douzaine d'adversaires. Étant données les luttes journalières qu'ils étaient exposés à soutenir, Dick n'eût certainement pu choisir un plus rude compagnon.

Olivier était arrivé, il y avait quelques mois, avec son domestique Laurent, par le paquebot de Liverpool à Melbourne ; il était descendu à Oriental-hôtel, dans Yarra street.

Tous les soirs, de nombreuses réunions avaient lieu à Oriental-hôtel à l'effet de former les premiers groupes d'explorateurs, ingénieurs et ouvriers qui devaient courir à la recherche de placers. Inutile de dire qu'à cette occa-

tion les salles de l'hôtel regorgeaient d'anciens convicts, de bush-rangers et de squatters en disponibilité qui venaient offrir leurs services.

Olivier, qui avait été attiré en Australie par la nouvelle de la découverte de l'or, qui s'était répandue en Europe avec la rapidité d'une trainée de poudre, ne manquait à aucune de ces réunions dans le pensée de pouvoir s'intéresser à une de ces entreprises. Outre le petit capital qu'il apportait avec lui, il possédait des connaissances suffisantes en minéralogie et métallurgie pour pouvoir s'engager comme *ingénieur-prospecteur*, afin de diriger les recherches et le traitement du quartz aurifère. Mais comme il parlait parfaitement l'anglais, il lui était assez difficile de pouvoir s'expliquer dans les meetings préparatoires auxquels il assistait.

Invité un soir, grâce à son titre d'ingénieur européen, à expliquer ses idées à l'assemblée, il demanda s'il ne se trouvait pas dans l'assistance quelqu'un qui parlât suffisamment le français pour lui servir d'interprète. Dick se trouvait par hasard à cette réunion. Grâce à son origine canadienne, il parlait très purement cette langue, qui était pour ainsi dire son idiome maternel ; il s'offrit, et pendant toute la soirée, il servit d'intermédiaire entre le jeune homme et ceux des assistants qui se trouvaient à la tête du mouvement.

Tout, dans la personne d'Olivier, respirait l'honnêteté et la franchise ; aussi ne tarda-t-il pas à gagner les sympathies de l'assemblée ; il expliqua très nettement les diverses manières de traiter le minerai contenant le précieux métal, et, sur le vu des échantillons rapportés, n'hésita pas à *diagnostiquer*, pour ainsi dire, la nature du sol et jusqu'à la configuration géologique



Herr Puttmacker von Fischmann commença par faire l'historique de l'or.—P. 10, c 1

des lieux où il devait se rencontrer. Il se trouva, sur ce dernier point, en discussion avec un ingénieur allemand, comme lui nouvellement débarqué, et qui se donnait le titre pompeux de professeur de minéralogie et de conseiller régent à la faculté d'Iéna.

Herr Puttmacker von Fischman, c'était son nom, commença par faire l'historique de la découverte de l'or depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, décrivit les premières monnaies faites avec ce métal, en profita pour faire un cours complet de numismatique, auquel il mêla l'histoire des développements de la civilisation germanique, trouva le moyen de parler, en passant, de Gambinus, et de prouver que la bière est supérieure au vin, parce qu'elle a la couleur de l'or, ne manqua pas de démontrer que l'or est un métal allemand, à l'aide de cet admirable syllogisme : Personne n'oserait discuter que l'Allemand ne soit le premier des hommes ; or, comme l'or est le premier de métaux, etc. . . . Vous voyez cela d'ici. Et, comme au bout de deux heures, le bonhomme, qui avait pris la parole pour répondre au Français, n'avait pas encore trouvé le moyen d'aborder la question, on le pria de se taire et de céder la place à quelqu'un de plus pratique.

Nous ne sommes pas à l'université, herr, lui dit un des assistants. Nous tenons à être renseignés sur la valeur des échantillons que vous avez sous les yeux et sur la nature des terrains où nous devons principalement porter nos recherches, et peu nous importe de connaître la forme et le titre des monnaies sous Conradin III ou Frédéric Barberousse.

Un éclat de rire accueillit cette boutade, et le Teuton, furieux, quitta le meeting, poursuivi par les huées des convicts et des bush-rangers que le fatras et l'érudition mal digérée du bonhomme avaient étourdi.

Ce fut de cette soirée que data la connaissance de Dick et d'Olivier. Le Canadien s'était senti immédiatement attiré par la plus vive sympathie vers le jeune homme, et le jour même, après avoir entendu les explications de ce dernier, qui fit preuve d'un sens pratique, il se promit de s'ouvrir à lui et de l'associer, ainsi que son compagnon, à ses projets. Il attendit cependant quelques jours avant d'aborder le chapitre des confidences ; il tenait à se renseigner plus complètement sur le caractère d'Olivier et surtout connaître, s'il était possible, les motifs qui l'avaient poussé à émigrer en Australie. L'élégance de ses manières, la distinction de toute sa personne tranchaient si fortement avec le milieu social que lui, simple trappeur, avait l'habitude de fréquenter, qu'il ne s'expliquait pas qu'un tel homme fût venu se perdre au milieu de la fangeuse population de Melbourne.

Comme il n'était pas nécessaire de fréquenter longtemps le Canadien pour voir à quelle bonne et fraîche nature on avait affaire, de cordiales relations ne tardèrent pas à s'établir entre les deux hommes. Dick, pour provoquer la confiance de son nouvel ami, un soir qu'ils prenaient le frais sur la terrasse de l'hôtel, lui raconta les divers événements de sa vie depuis la plus tendre jeunesse.

On a dit que les braves gens, comme les peuples honnêtes, n'avaient pas d'histoire. Celle du Canadien pouvait s'écrire en quelques lignes : né à Québec, il avait dès l'enfance suivi son père dans les forêts du nouveau monde, à la recherche du castor, de la martre et de l'ours, se formant ainsi de bonne heure au rude métier de trappeur et coureur des bois ; quand il s'était trouvé maître de ses actions, il avait, tout en chassant, gagné de proche en proche les grands lacs, la prairie, les montagnes Rocheuses, le Nevada ; puis il avait suivi le cours du Sacramento et était ainsi arrivé à San-Francisco. La reine du Pacifique n'était alors qu'une petite bourgade mexicaine ayant à peine un millier d'habitants. Là, le désir de courir le monde l'avait pris et il s'était embarqué sur une petite goélette qui faisait le cabotage à travers les îles de l'Océanie ; il s'était ainsi familiarisé avec la dure vie de la mer. Au bout de deux années, il avait trouvé le moyen de ce rendre en Australie, où il avait repris son premier métier de trappeur.

—Et vous y avez ajouté celui de chercheur d'or, fit Olivier, en souriant, au brave Dick qui lui donnait ces détails.

—Pardonnez-moi, mon cher Olivier, interrompit le Canadien.

—Si j'en crois ce que j'ai entendu dire à Oriental-hotel même, vous auriez découvert un placer, dont vous garderiez le secret pour vous-même.

—J'ai en effet trouvé de l'or, mais je ne l'ai pas cherché !

Cette conversation allait certainement mettre les deux interlocuteurs sur le terrain qui devait les réunir.

—Eh bien ! moi, répondit Olivier, je puis vous avouer que je suis venu précisément en Australie pour en chercher.

Et alors il avait raconté à Dick, sans autres détails, qu'il avait fait un terrible serment, mais que, pour pouvoir le tenir, il lui fallait de l'or, beaucoup d'or, assez d'or pour acheter toutes les consciences, ouvrir toutes les portes, et accomplir enfin une œuvre à laquelle il avait voué sa vie.

—J'ai été riche, lui dit-il, très riche, pas autant qu'il me faut l'être aujourd'hui pour atteindre le but que je me suis assigné : puis, en un seul jour, je me suis trouvé aussi pauvre que le dernier de vos convicts. Mes adversaires n'avaient trouvé que ce moyen de paralyser mes efforts et de me faire renoncer à la lutte ; mais ils se sont trompés, ils n'ont fait que doubler mon courage et mettre mon énergie à la hauteur de la situation. Le point le plus important était d'abord de refaire cette fortune qu'ils m'avaient enlevée. Je voulais me rendre en Californie, mais la nouvelle que l'on avait découvert de l'or en Australie me fit changer d'avis. Avant de partir, je me proposai d'acquérir les connaissances spéciales qui devaient me permettre d'exploiter d'une manière intelligente les filons aurifères, et je passai trois mois au laboratoire de l'Ecole des mines, où un professeur de mes amis se fit un plaisir de m'initier à la théorie et à la pratique de cette branche de la science minière. Il me guida également dans le choix des meilleurs instruments et des produits chimiques dont la possession m'était indispensable. J'ajoutai à ces approvisionnements une caisse d'armes perfectionnées et notamment une douzaine de ces pistolets à répétition dont les Américains appellent *revolvers*, et dont vous me donnerez des nouvelles, car ils ne sont pas encore connus en Australie. Un seul homme, avec une de ces armes, peut aisément se défendre contre cinq ou six assassins. Je m'embarquai alors à Liverpool avec mon fidèle Laurent, et nous voici à Melbourne, prêts à entrer en campagne dès que nous serons fixés sur le point où nous devons nous diriger.

CHAPITRE III

Les projets de Dick.—Le placer des Cygnes.—Le bloc d'or.—Le pacte.—L'espion.

Dick était, depuis plusieurs jours déjà, complètement édifié sur le compte de ses compagnons ; aussi prit-il la résolution, sans plus tarder, de leur dévoiler ses projets.

—Vous n'aurez pas à attendre longtemps, mon cher Olivier, lui répondit-il, pour trouver ce que vous cherchez.

—Que voulez-vous dire ?

—Écoutez-moi. Il y a environ une année, un négociant de Melbourne me fit appeler pour me demander si je voudrais me charger de porter une somme importante à un fermier-éleveur américain établi sur un des *runs* les plus éloignés de la province du sud. C'était une promenade de cinq ou six cents lieues ; mais, comme je n'affectionne rien autant que les excursions lointaines, j'acceptai avec plaisir. Et comme il me laissait le choix de mes compagnons, je lui demandai s'il avait confiance en moi ; sur sa réponse affirmative, je le priai de me laisser faire seul ce long voyage.



Il s'arrête, sous prétexte de regarder ce pêcheur à la ligne.

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

Et il se précipita vers sa mère pour la secourir. Il ne voulut pas appeler sa sœur afin de ne pas la mettre dans le secret du drame qui se passait entre eux.

Au bout de longues minutes, Marceline reprit connaissance. Il la releva, la soutenant contre son cœur, l'embrassant à son tour, ainsi qu'elle avait fait pour lui tout à l'heure.

—Mère, mère, dit-il, cela ne m'empêche pas de t'aimer, de t'adorer.

Cette tendre parole seule pouvait la sauver, la rassurer.

Elle finit par se remettre.

—Je ne sais pas, vraiment, pourquoi j'ai eu cette émotion, dit-elle ; il fallait bien qu'un jour ou l'autre tu apprisses la vérité... un peu plus tôt, un peu plus tard... Je suis nerveuse et un peu malade, vois-tu... il faut me pardonner...

—Qu'ai-je à te pardonner, mère chérie ?... Ta profonde émotion vient de l'excessif amour que tu as pour moi...

—C'est vrai... car enfin, tu n'as jamais connu ton père... jamais je ne t'ai rien dit... jamais tu ne m'as interrogée... Si je t'ai fait un mystère de cette parenté, c'est que pour te l'expliquer il me fallait te raconter

ma faute... Et, bien que tu la devinasses, ce sont de ces choses, même devinées, qu'une mère ne raconte pas sans tortures...

Elle soupira, garda le silence. Ensuite :

—Il faut que je sache tout ce que M. Daguerre t'a dit... J'ai besoin que tu me le répètes...

—Il m'a dit peu de choses, mère... Que tu étais fille du comte de Montescourt, que tu l'avais aimé... lorsque tu avais dix-huit ans, que de votre amour était né un fils... moi... et que le comte, ton père, n'avait jamais voulu consentir au mariage. Et, comme je lui criais à cet homme qu'il mentait, qu'il était un lâche et un misérable, et que rien n'empêche un honnête homme de rendre sa réputation à une jeune fille, il m'a répondu en ricanant : " Interrogez votre mère. D'elle vous apprendrez que je ne mens pas." Et maintenant, je vous écoute, ma mère.

—C'est tout ce qu'il t'a dit ?

—Oui.

—Tu me le jures ?

—Certes.

—Il ne t'a point parlé de M. Beaufort ?

—Non. Pourquoi l'eût-il fait ?... Répondez, mère, est-ce vrai ce qu'a dit ce misérable ?... Mon père ?

— C'est lui.
Il se cacha la tête dans les mains.
— C'est lui, dit-elle une seconde fois avec un calme singulier. Mais c'est incomplet et il t'a trompé sur les détails.
— Ah !
— Cet homme ne ment pas lorsqu'il dit qu'il est ton père.
— Misère ! misère de moi ! dit-il avec rage, les yeux mauvais.
— Mais il ment pour tout le reste . . .
— Parle !
— Il ment, lorsqu'il dit que je l'ai aimé . . .
— Je le savais, j'en étais sûr.
— Il a spéculé sur mon ignorance, mon extrême jeunesse . . . Il était pauvre, ambitieux et sans scrupule. Moi j'étais riche. Il voulait bien de moi pour sa femme . . . et c'était pour obliger mon père à donner son consentement qu'il avait fait de moi sa maîtresse.
— Il a dit la vérité, alors, lorsqu'il a prétendu que M. de Montescourt s'était refusé à ce mariage.
— Il a menti. Oui, mon père ne voulait pas en entendre parler. Il connaissait Daguerre. Il savait ce que valait sa loyauté, ce que valait son caractère. Ce qu'il avait deviné surtout, c'était le but auquel tendaient les efforts de ce misérable . . . Et ce but, je te l'ai dit, c'était ma fortune. Un jour mon père annonce qu'il est ruiné. Daguerre se trouble, tergiverse, prend des faux-fuyants et ne revient plus. Moi, j'étais déshonorée. Je fais à mon père l'aveu de ma faute. Il va trouver Daguerre. Il le supplie. L'autre refuse. Il se met à ses genoux. Daguerre le tourne en ridicule et menace de le jeter à la porte.
— L'infâme ! . . .
— Plus infâme encore que tu le dis, car tout était calcul, chez lui. Les prières de mon père, il les eût écoutées, si mon père avait été riche encore, mais la comédie jouée au-paravant était devenue réalité. Nous étions ruinés. Mon père l'ignorait, lors de sa suprême entrevue avec Daguerre, ce fut celui-ci qui le lui apprit.
— Et il ne l'a pas tué ?
— Daguerre le jour même s'enfuyait. Mon père est venu le retrouver à Paris, l'a souffleté. Le lendemain ils se battaient et quand je revis mon père, il me dit : " Tu es vengée. Il est mort." Mon père se trompait, Daguerre a survécu.
— Est-ce tout ma mère ?
— Oui, mon enfant, c'est tout ce qui concerne cet homme . . . ton père.
— Mon père, dites-vous ? A lui, en effet, je dois de vivre, mais quant à le considérer comme mon père, c'est autre chose . . . C'est affaire entre moi et ma conscience.
— Et je ne suis pas inquiète, mon enfant ; ce que te dictera ta conscience ce sera la justice, ce sera le devoir.
— Mère, si vous ne m'avez rien caché de ce qui concerne Daguerre, vous avez encore un secret dans votre vie.
— Tu veux parler de Modeste, n'est-ce pas ?
— En effet.
— Attends-moi. Je vais jusque dans ma chambre et je reviens aussitôt.
Elle sortit. Cinq minutes après, elle était de retour. Elle tenait des papiers à la main. Elle les donna à Gérard.
— Lis. C'est l'acte de naissance de Modeste.
Il le parcourut des yeux, l'ayant lu, il regarda Marceline silencieusement. Et il relut de nouveau. Evidemment il ne comprenait pas . . .
Il balbutia :
— Fille de Marceline de Montescourt et de Pierre Beaufort, mariés.
— Tu ne te trompes pas, dit-elle, c'est bien cela.
Alors elle lui fit, sans rien omettre, l'histoire de sa vie si tourmentée, depuis sa naissance, à lui, Gérard, jusqu'à la rencontre qu'elle avait faite de Beaufort, jusqu'au mariage après la mort de Montescourt, jusqu'à sa fuite. Elle lui fit aussi l'histoire de sa vie misérable pendant les premiers temps. Elle lui dit comment elle avait été si profondément et si respectueusement aimée par le pauvre Valognes. Elle passa rapidement sur les quinze ou vingt années dernières. Gérard les connaissait ces années-là, il les avait vécues auprès de la mère. Il l'avait vue à l'œuvre, travaillant, peinant pour le faire instruire. Puis elle en vint à son entrevue dernière avec Beaufort, le jour même où Valognes était assassiné.
Gérard avait écouté, sans l'interrompre une seule fois, cette poignante histoire de la vie d'une femme.
Quand elle eut fini, le docteur se mit à genoux. Il prit les mains de sa mère, les réunit l'une sur l'autre et se mit à les couvrir de baisers.
— Mère ! mère ! mère ! Je te respecte et je t'aime ! dit-il.
A son tour, comme lui tout à l'heure, elle pleurait, sanglotait, et ce fut Gérard à son tour, comme Marceline tout à l'heure, qui, doucement, avec une tendresse infinie, lui essuya les yeux.
Quand Marceline fut consolée, elle demanda :
— A quel propos, mon enfant, M. Daguerre t'a-t-il révélé ce secret ?
— Je ne puis te le dire, mère.
Elle le regarda d'un air soupçonneux. Mais elle connaissait la fermeté du caractère de son fils. Elle n'insista pas. Elle dit seulement :
— Comprends-tu maintenant pourquoi, jadis, j'avais refusé de recevoir Beaufort dans notre maison ? Comprends-tu pourquoi j'ai résisté à tes instantes prières ? Comprends-tu pourquoi, surtout, à la première nouvelle de son arrestation, je t'ai dit tout de suite que Beaufort était innocent ? . . . Te reste-t-il des doutes sur son innocence ?
— Depuis longtemps, il ne m'en reste plus, mère.
— Et tu le sauveras, n'est-ce pas ?
— Je le sauverai.

— Tu me le promets ?
— Je te le jure ! . . . Comment veux-tu que je ne le sauve pas, puisqu'il n'est pas coupable, — puisqu'il est ton mari et que tu l'aimes ?
Marceline le laissa. Gérard resta longtemps seul.
— Le sauver, disait-il . . . le sauver ? Est-ce possible ? . . . Pour le sauver, je suis obligé de livrer Daguerre . . . de trahir le secret que j'ai surpris . . . Cela m'est défendu . . . Quel autre moyen trouver ? . . . En existe-t-il un ? Lequel ? Qui me l'indiquera ? Vais-je être obligé de laisser accuser, condamner peut-être, l'homme qui a aimé et qui aime encore ma mère, l'homme qui est le père de Modeste ? Non ! non !
Et fatigué par les réflexions qui lui venaient, par les luttes de son cerveau surexcité :
— Non, je ne puis le laisser condamner, mais que faire ?
Il sortit quelques minutes après, avec l'intention de retourner chez Daguerre. Il avait à peine fait quelques pas hors de la maison qu'il entendait retentir l'air de Glou-Glou :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas . . .
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas . . .

Glou-Glou s'arrêta de jouer quand il vit le fils de Marceline ; Gérard le salua.

— Bonsoir, Jan-Jot . . . et votre mère ?
— Toujours tout à la douce, docteur. Elle est si vieille.
— Voulez-vous que j'aïlle la voir ? . . .
— Sans vous faire injure, docteur, je crois que ça lui ferait plutôt du mal que du bien . . .
Gérard ne peut s'empêcher de sourire, malgré la gravité de ses pensées. Glou-Glou rejeta son orgue sur son dos et s'approchant du jeune homme :
— Dites donc, docteur, un petit mot . . . Il y a un quart d'heure que je joue sur le quai, devant les maisons . . . mais il y a trois quarts d'heure que je passais par ici pour aller boire un petit verre dans une guinguette que je connais au bord de l'eau. Eh bien . . .
— Eh bien ! Jan-Jot ? . . .
— Il y a trois quarts d'heure, j'ai remarqué un bonhomme très barbu, coiffé d'un chapeau panama, qui se promenait le long de l'Oise, sans perdre de vue votre maison.
— Cela n'a rien d'étonnant . . . Et c'est tout ?
— Non pas. Le barbu est toujours là ! Il nous regarde présentement. Est-ce que vous le connaissiez, ce particulier ?
Gérard avait tressailli. Il venait de penser à ce que lui avait dit Daguerre, la dernière fois qu'il l'avait vu : " On vous suivra, on épiera vos démarches. Prenez garde ! "
Il se retourna lentement, avec indifférence. En effet, un homme flânait là-bas, sur le quai. Quand il se sentit observé, il prit le parti de s'éloigner. Alors, Gérard :
— Vous le voyez, Glou-Glou, il s'en va . . . vous vous trompez . . .
Le joueur d'orgue hocha la tête :
— Oh ! oh ! je n'en mettrais pas la main au feu. Sauf votre respect, docteur, vous ne vous connaissez aucune raison d'être filé, par hasard ?
— Aucune, Jan-Jot.
— Autrement, ne vous gênez pas, je suis à votre service.
— J'accepte quand même.
— Ah ! ah ! je m'en doutais. Il y a quelque chose.
— Je vais visiter un de mes clients . . . M. Daguerre . . . l'associé de M. Beaufort . . . il a besoin de moi . . . il est souffrant . . . J'ai des raisons particulières pour que personne ne sache que je suis le médecin de M. Daguerre. Si cet homme me suit, empêchez-le . . . retenez-le.
— Comment ?
— Je n'en sais rien. Vous chercherez.
— Après tout, c'est mon affaire. Ah ! vous soignez M. Daguerre ? . . .
Je me doutais bien qu'il était malade . . .
L'attention de Gérard fut éveillée.
— Pourquoi ? demanda-t-il.
— Il y a quelques jours, — c'était, tenez, la nuit du meurtre de M. Valognes, — je revenais de Creil. Il faisait un temps superbe. Une lune à voir à un kilomètre devant soi. J'allais atteindre la forêt d'Halatte, quand tout à coup j'aperçois un homme qui en sort . . . Il marchait, cet homme, d'une façon si étrange que j'en fus surpris.
— En quoi son attitude vous a-t-elle frappé ?
— Dame ! il se traînait . . . il s'arrêtait . . . il repartait, courbé en deux, paraissant so frir beaucoup . . . il est tombé à plusieurs reprises . . . il s'est relevé . . . oh ! péniblement . . . s'est remis à marcher . . . Et des gémissements lui échappaient . . .
— Vous n'avez pas eu l'idée de lui porter secours ?
— Si fait, l'idée m'en est venue . . . et je me suis avancé . . . Je l'ai rejoint " Eh ! mon brave . . . êtes-vous malade ? . . . ou bien, seulement, avez-vous fêté la bouteille ? Si vous êtes malade, je vous accompagnerai jusqu'à Creil. Il faut s'entraider, c'est mon principe. Mais si vous avez simplement bu un coup de trop, je vous coucherai dans le fossé avec ma bénédiction. Et ma bénédiction vous portera bonheur, parce que je sais ce que c'est que d'être pochard." Il ne me répond pas. Il cherche à courir et roule sur un tas de pierres. Je l'accoste " Allez vous-en ! " me dit-il d'une voix rageuse. " Eh ! vous n'êtes pas poli. Vous pourriez me remercier ! " " Allez-vous-en, je n'ai pas besoin de vous. Je ne vous demande rien ! " Jugez de ma surprise, monsieur Gérard, en reconnaissant M. Daguerre.

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer**. Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un caractère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes, qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauvées en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxysmes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complètement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai un flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eût été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Prompt à agir, sûr de guérir.

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2nd classe, voyageront comme suit :

De Montréal à Seattle

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p.m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p.m.

Chaque jeudi et vendredi.

Ces chars sont directs, sans changement

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

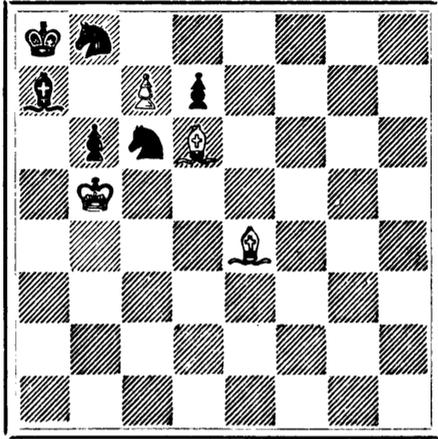
Coin de la rue McGill et aux Gares C.P.R.,

Jeux d'esprit et de combinaison

No 71.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. M. Murphy, Québec

Noirs—6 pièces



Blancs—4 pièces

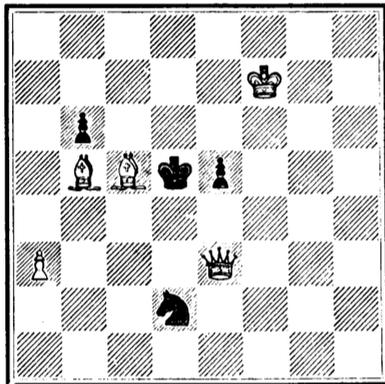
Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

CONCOURS RUSSE DE PROBLEMES EN 2 COUPS

No 72.—PROBLEME D'ECHECS

1er prix.—Composé par M. Ph. Klett

Noirs—4 pièces.



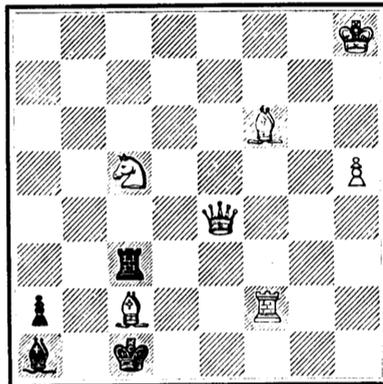
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 73.—PROBLEME D'ECHECS

2me prix.—Composé par M. Ph. Klett.

Noirs.—4 pièces



Blancs.—7 pièces

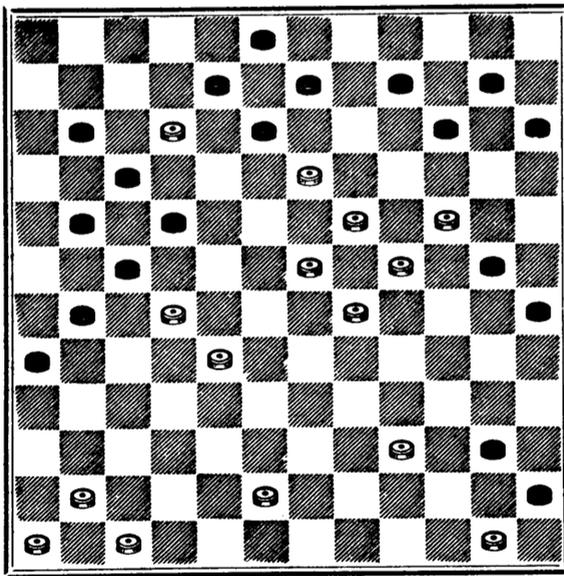
Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

No 81.—PROBLEME DE DAMES

Composé par Mme Céline Fr., Paris (France)

"L'obscurité est le royaume de l'erreur."

Noirs—19 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 79

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
53	48	22	54
71	65	54	71
47	41	36	47
56	49	43	56
51	46	71	35
70	64	35	62
68	69	gagne.	

Solutions justes par MM. J. B. Grang, r, L. Chaput, Aoyoke, Mass; Alf. Morin E. Emond, Ottawa; J. B. Guy, D. Chauret, Montréal; J. Vézina, Ste-Cunégo.

Solution de l'énigme No 9 : Bas.

Solutions justes : Mlle Adèle Reid, St-Jean; Mlle F. Huot, C. Guay, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 70

Blancs	Noirs
1 P 8 F fait C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

VISITEZ LE GRAND

BAZAR VIENNOIS

— DE —

JOHN MURPHY

— LE —

Grand Bazar Viennois

Est en pleine fonction.

POUR les FETES de NOEL et de L'AN

Nous avons en mains un assortiment complet de mouchoirs en soie de toutes descriptions, unis, brodés, de toutes les couleurs, pour dames, enfants et messieurs. Ces lignes spéci les seront marquées à des prix excessivement bas pour les fêtes.

GARNITURES

Il n'est de doute pour personne que nous avons toujours en mains le plu grand assortiment de garnitures pour robes et manteaux qu'il y a en cette ville. Ce département est des mieux assortis en passementeries, mohair, soie, or, argent, jais, etc., ainsi qu'un lot immense d'ornements de toutes sortes, à des prix invariablement bas.

Le Grand Bazar Viennois est spécialement bien assorti en jouets mécaniques de toutes sortes. Visitez le Grand Bazar Viennois, il y a pour tous d'agréables surprises.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

3ell Tel. 2193

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER.

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

0 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

Saint-Nicolas, Journal Illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie CB, Dela. rava. 18, rue Soufflot, Paris (France).



LA DANSE ST-GUY GUERIE.

SAN ANDREAS, CO. CAL., CAL., fév. 1889.
Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait tellement de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait pas aller à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL

SATISFAIT ET RECONNAISSANT.

NEW YORK, mai 1890.
J'exprime ma plus grande satisfaction au sujet du Tonic Nerveux du Père Koenig, et voici pourquoi : Mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrait depuis l'âge de 6 ans de convulsions épileptique. J'avais fait usage de tous les remèdes imaginables sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais aujourd'hui votre Tonic l'a ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a pas eu une seule convulsion et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.

N. LENHARD.
Utah House, 300 Sine ave.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London-Ont.; E. Léonard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

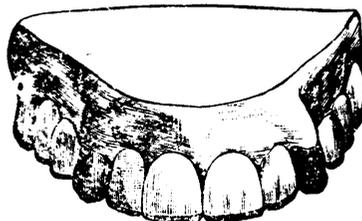
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entreient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

— L E —

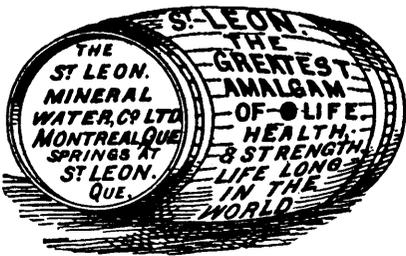
JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est bon pour les Enfants

Fournissant les éléments de la chair, des muscles et des os

23585

2081, 27, rue St-André.— Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1857

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUSSEAU & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

ARTHUR HOOPER, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

Ayez L'œil à ceci

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Demandez-la à votre agent de machine à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adresser à GREENMAL BROS

Manuf., Georgetown, Ont

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINIO

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6513

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

BAUME NASAL

NE FAILLIT

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs souffrantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est à vous d'arrêter le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez vite à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (soit \$0.25 ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

JAMAIS GUÉRIT RHUME DE CERVEAU ET